ROGER DAOUST

LE ROSE ET LE NOIR DANS LA PRESSE ET LE DEVOIR

CAHIERS DE CITÉ LIBRE CAHIERS DE CITÉ CAHIERS DE

LE ROSE ET LE NOIR DANS

la presse

ET

LE DEVOIR

ROGER DAOUST

INTRODUCTION DE JEAN PELLERIN

CL-7

ÉDITIONS DU JOUR $2.00

CAHIERS DE CITÉ LIBRE C-7

CAHIERS DE CITÉ LIBRE

Nouvelle série XXe année

Automne 1969

Secrétariat de la rédaction :

Jean Pellerin, Jacques Tremblay, Jacques Hébert,
1651, rue Saint-Denis, Montréal 129

Éditeur propriétaire :

LE SYNDICAT COOPÉRATIF D'ÉDITION CITÉ LIBRE

Publié par

LES ÉDITIONS DU JOUR INC.
1651, rue Saint-Denis, Montréal 129 (849-2228)

Réalisé par les presses des Ateliers de

PAYETTE & PAYETTE INC.
Saint-Jean

Abonnement :

Cité libre,
7045, av. du Parc
MONTRÉAL - 303, P.Q.

Périodicité : 1 an, 3 cahiers

Abonnement ordinaire : $5.00

Abonnement de soutien : $10.00

Vente au numéro :

Agence de Distribution Populaire Inc.
1130 est, rue de la Gauchetière
Montréal 132.
Tél. : 523-1600

Le rose et le noir dans

La Presse *et* Le Devoir

LA MAQUETTE DE LA COUVERTURE EST
UNE CRÉATION DU STUDIO
GAGNIER, FLEURY ET ASSOCIÉS

Dépôt légal — 4e trimestre 1969

Bibliothèque Nationale du Québec

ROGER DAOUST

LE ROSE ET LE NOIR DANS *LA PRESSE* ET *LE DEVOIR*



ÉDITIONS DU JOUR
1651, rue Saint-Denis, Montréal

A Pierrot

INTRODUCTION

de Jean Pellerin

ROGER DAOUST est plutôt connu pour ses recherches et ses écrits dans le domaine des sciences médicales. Le fait qu'il se soit donné la peine de colliger trois mille titres de la page Une dans LA PRESSE et LE DEVOIR a de quoi réjouir les artisans de la presse écrite, lesquels ont parfois l'impression d'être les parents pauvres des mass media.

En effet, à l'époque où l'information semble de plus en plus devenir le monopole de la télévision et de la radio, il fait chaud au coeur de voir des hommes d'esprit s'intéresser à la facture des journaux.

Roger Daoust, non seulement a pris la peine de rassembler et de comparer un nombre impressionnant de pages Une des deux grands quotidiens de Montréal, mais il s'est permis — ce qui est original et réjouissant — de les critiquer avec humour.

L'éditeur considère que, compte tenu de l'importance du sujet traité, il y a lieu d'apporter à ce document journalistique intéressant certaines précisions en ce qui concerne les problèmes techniques et humains qui conditionnent la facture d'un quotidien en général et de sa page Une en particulier.

Je me prévaux donc de mon expérience de journaliste et de ma fonction de co-directeur des Cahiers de Cité Libre

pour ajouter à un texte qui, en dépit de sa brièveté, cerne déjà l'essentiel du problème.

Les conceptions de la page Une

On peut, de diverses façons, concevoir la présentation de la page Une d'un journal. On a, par exemple, la conception tabloïde – *fort répandue – qui consiste à traiter, en page frontispice, une seule nouvelle, généralement à sensation (accident, crime ou scandale), quitte à ajouter une ou deux photos de valeur informative ou d'agrément. C'est la formule de MONTREAL-MATIN et du JOURNAL DE MONTREAL. Elle se justifie du fait que le format tabloïde restreint considérablement la place à la Une.*

On a aussi la conception populaire *qui consiste à accumuler à la Une, autour d'une ou deux photos tire-l'oeil, le plus grand nombre de titres possible avec renvoi au texte à l'intérieur. C'était la formule du NOUVEAU JOURNAL et c'est celle de plusieurs journaux européens, notamment FRANCE-SOIR et L'HUMANITE.*

Mais les formules les plus répandues en Amérique du Nord se rattachent soit à la conception classique, *soit à la* conception moderne.

Selon la conception classique, *la page Une d'un journal se présente comme une vitrine où s'étalent les principales nouvelles de la journée. Ces nouvelles sont traitées, au mérite, sur une ou deux colonnes, plus rarement sur trois ou quatre, exceptionnellement sur huit. En plus de titres incisifs, la une de cette conception-là donne les premiers paragraphes des dépêches avec renvois à une page intérieure.*

Cette manière de procéder devient de plus en plus rare. Toutefois, on la perpétue au NEW YORK TIMES,

ce quotidien dont la devise est : All the News that's Fit to Print. *En plus de toujours tenir compte des faits divers importants, le TIMES pourra, la même journée, publier à la Une l'essentiel de la meilleure nouvelle municipale, nationale, internationale, militaire, financière, scientifique, artistique, sportive, ainsi que la présentation d'une étude ou d'une enquête particulière faite par un spécialiste invité ou de la maison.*

On s'en tient aussi à la conception classique au quotidien parisien LE MONDE où, en dépit du format tabloïde, l'on réussit le tour de force de présenter autant de nouvelles que dans un journal de format régulier. A côté de courtes dépêches rédigées en style clair et concis, LE MONDE publie des commentaires et des analyses qui comportent également une foule d'informations complémentaires. C'est en quelque sorte un chef-d'oeuvre du genre.

En dépit de tous ses avantages, la conception classique comporte un grave inconvénient : elle donne des premières pages d'apparence plutôt austère. Elle n'attire que le lecteur éclairé. Mais il reste qu'elle permet d'établir une hiérarchie dans l'importance des nouvelles. Dans le NEW YORK TIMES et dans LE MONDE, une nouvelle de première page se trouve automatiquement hiérarchisée du fait qu'elle est publiée sur une, deux ou plusieurs colonnes.

Selon la conception moderne, *la Une renonce à se présenter comme une vitrine des principales nouvelles du jour, mais tend plutôt à mettre en valeur un étalage de quatre ou cinq nouvelles susceptibles de tirer l'oeil du grand public. Ces quatre ou cinq nouvelles ne sont pas nécessairement titrées en fonction de leur importance, mais plutôt en fonction de la mise en page. Il pourra arriver qu'on titre une nouvelle sur huit colonnes, non à cause de son importance, mais parce que la maquette est conçue en fonction d'une manchette sur huit colonnes. Ainsi, sous des titres flamboyants, paraîtront quelques*

paragraphes de la nouvelle ou de la dépêche avec également renvoi à une page intérieure.

A peu près tous les quotidiens qui se veulent populaires fabriquent leur première page selon la conception moderne. C'est le cas de LA PRESSE et du DEVOIR.

Cette conception moderne de la page Une comporte des avantages. Tout en fournissant aux maquettistes une occasion de faire valoir leur talent, elle permet une présentation typographique beaucoup plus agréable et beaucoup plus dynamique. Les titres et les photos se conjuguent avec des motifs de couleur pour ajouter à l'agrément de l'oeil. Mais la formule comporte également des inconvénients. Elle diminue l'espace à la Une. Plusieurs nouvelles qui devraient normalement paraître en première page sont reléguées à l'intérieur. De plus, des nouvelles qui ne mériteraient, selon la conception classique, qu'une colonne, sont souvent traitées sur trois, voire sur huit colonnes, uniquement pour l'apparence.

En conséquence, à force de traiter les nouvelles en fonction de la mise en page plutôt qu'en fonction de leur importance, on finit par faire une première page moderne *beaucoup moins signifiante qu'une première page* classique. *Ainsi, ce qui paraît en Une dans le NEW YORK TIMES a plus de signification que ce qui paraît en Une dans un quotidien conçu à la moderne.*

L'idéal serait d'adopter un moyen terme entre la conception du NEW YORK TIMES (classique) et celle de LA PRESSE (moderne). LE DEVOIR semble tendre vers cet équilibre. Sa page Une est beaucoup plus attrayante que ne l'est celle du NEW YORK TIMES, mais moins flamboyante que celle de LA PRESSE. Toutefois, la page Une du DEVOIR est plus substantielle, même si le journal ne se préocupe pas beaucoup de ce qui se passe hors du monde politique. Pour ce qui est de LA PRESSE,

sa préoccupation est plus générale mais elle se laisse volontiers accaparer par le mythe du scoop et par le sensationnalisme.

Un scoop, dans l'argot du métier, est une information qu'un journal est seul à avoir, ou encore, une nouvelle qu'il a obtenue avant les autres journaux. Le scoop est un mythe parce que toute information qu'un journaliste est seul à avoir se révèle presque toujours de peu d'intérêt. Ce n'est pas le fait qu'elle soit inédite qui rend une information intéressante. Un scoop n'est souvent qu'une grosse et plate indiscrétion. Au demeurant, le scoop est aussi un mythe du fait qu'il devient de plus en plus impossible à obtenir. L'essentiel des grandes nouvelles est connu de tous avant même que les journaux n'aient eu le temps d'en faire écho.

Pour conclure sur ce chapitre de la présentation de la Une, rappelons qu'un journal est une « denrée périssable ». Sans aller jusqu'à n'attacher aucune importance à sa présentation, il ne faudrait pas non plus exagérer dans le sens contraire. Le lecteur n'achète pas un journal pour ses agréments de typographie ou de mise en page, mais pour son contenu de nouvelles et d'annonces.

Les problèmes de la Une

Il va sans dire que le premier souci de ceux qui, chaque jour, ont à fabriquer un journal est naturellement de composer une première page qui ait à la fois le mérite de véhiculer une information valable et d'attirer l'attention du lecteur éventuel. Il ne faut pas oublier que la plupart des numéros d'une édition sont écoulés, non par les abonnés, mais par ceux qui achètent leur exemplaire dans les kiosques. Il faut accrocher l'oeil de cette masse anonyme. Or, comme la page Une de quotidiens comme LA PRESSE et (à un degré moindre) LE DEVOIR est composée selon la conception moderne, certains problèmes techniques se

posent chaque jour. Le premier et le plus obsédant de ces problèmes est le manque de place. Certains jours, les nouvelles importantes se font rares ; d'autres, elles affluent de toute part. Ainsi, certains jours creux, des niaiseries paraîtront à la Une, tandis qu'aux jours fastes, plusieurs grandes nouvelles n'y ont même pas accès.

Dans une première page du genre de celles qu'on fabrique généralement à LA PRESSE, on ne peut guère insérer plus de cinq ou six nouvelles. Que faire des autres qui méritent également une place de choix ? On ne peut rien faire d'autre que de les publier à l'intérieur, quitte à les annoncer à la Une, mais d'une façon marginale et de manière à ne pas abîmer l'équilibre de la mise en page.

On commence à comprendre à quel point cette mise en page peut créer une certaine servitude et entraver en quelque sorte la transmission libre et généreuse de l'information. Il arrive que telle mise en page, artistiquement réussie, mette en valeur des nouvelles claquantes qui méritent plus ou moins la Une, et inconsciemment on s'irrite de l'incohérence d'une page typographiquement belle mais journalistiquement pauvre. En somme, le maquettiste se trouve à avoir le pas sur l'information. Il a prévu quatre colonnes, mais la nouvelle dont il dispose n'en mérite même pas une. Il la traitera quand même sur quatre, non parce qu'elle en vaut quatre, mais parce qu'elle paraît ainsi typographiquement mieux. Bien sûr, le chef de pupitre a toujours le dernier mot, mais sa marge de décision est fort étroite, puisqu'il ne peut jamais jouer plus que cinq ou six nouvelles à la Une.

Autre complication : l'équilibre d'une belle mise en page dépend naturellement de la ou des photos publiées à la Une. Si la photo est valable sur le plan information, tant mieux. Mais si elle n'a qu'une valeur esthétique, ou pis, si elle ne vaut que par ses aspects volages ou sensuels, alors elle enlève à l'information une place précieuse.

La page Une n'a pas pour fonction d'amuser mais d'informer...

Mais le plus sérieux des problèmes techniques qui complique la transmission de l'information à la Une, découle des limitations qu'impose l'heure de tombée — le fameux dead line.

Souvent les nouvelles arrivent à la toute dernière minute. Un journaliste de la rédaction doit parfois prendre au téléphone la dictée d'un reporter, ce dernier ayant souvent eu à travailler dans des conditions précaires n'a forcément pas eu le temps de fignoler ses phrases et son préambule. C'est grave, surtout pour ce qui a trait au préambule — appelé lead *dans le métier — et qui normalement doit donner au lecteur, dès le départ, une idée rapide de l'ensemble de la nouvelle. (C'est généralement le préambule qui justifie le titre.)*

Ainsi donc, à partir d'un texte rédigé à la hâte et qui parvient à la salle de rédaction au moment où les presses s'apprêtent à tourner, on compose, également à la hâte, un titre qu'on cherche à balancer, sur deux branches autant que possible, de manière à coiffer une ou plusieurs colonnes selon le cas. Il va sans dire que le lecteur qui, lui, lira la nouvelle à tête reposée, en verra tout de suite les failles rédactionnelles. Comment remédier à cette situation? Comment empêcher que des textes rédigés trop rapidement ou des dépêches mal torchées ne viennent déparer la page Une en particulier, et tout le reste du journal en général?

La presse anglophone — mieux rompue que la presse francophone au travail d'équipe — semble réussir à contourner plusieurs difficultés de cette nature en adjoignant au chef de pupitre des experts rédacteurs (appelés rewriters) *et des titreurs. Ces spécialistes ont pour fonction de relire, corriger et même récrire au besoin les textes des reporters*

et des correspondants, ce qui a pour effet d'empêcher bien des bévues.

Faire vite et bien : tel est de défi que doit surmonter la presse écrite, laquelle, incidemment, a du mal à se libérer des traditions désuètes du métier pour se plier à de nouvelles méthodes de production. Les artisans de la presse écrite – comme ceux du spectacle d'ailleurs – ont du mal à accepter le fait que le succès de l'entreprise ne repose plus sur la réputation d'un grand patron, ou sur le prestige d'une vedette ou d'une signature, mais sur l'efficacité d'une équipe de production qui sait se plier aux exigences de la répartition des tâches. L'homme-orchestre a presque partout disparu dans l'entreprise moderne. Le succès d'un journal dépend désormais d'une équipe composée d'experts : experts chasseurs de nouvelles, experts rédacteurs et titreurs, experts metteurs en page et experts chefs de pupitre au goût et au jugement sûrs, et qui décident, avec la plus grande équité possible, de la place et de l'importance à accorder à chaque nouvelle.

Les lacunes des journalistes

Les profanes ne savent généralement pas qu'il existe d'excellents journalistes qui ne savent pas écrire, et d'excellents écrivains qui n'ont pas la bosse du journalisme. En conséquence, il devient de plus en plus difficile pour les entreprises de presse de recruter des gens qui ont à la fois le sens du journalisme et qui savent écrire. Aux Etats-Unis, les bons reporters écrivent peu. Ils apportent plutôt à la salle de rédaction, soit de vive voix ou au téléphone, informations, documentations et entrevues que les writers *ou* rewriters *utilisent pour « bâtir » le* story *dans les limites de la place disponible. Or, comme la publicité dispute partout à l'information sa place dans le journal ou le magazine hebdomadaire (comme TIME), le rédacteur doit réaliser le tour de force de résumer en un texte dense et*

clair — et compte tenu de la place qui reste — tous les aspects de la nouvelle.

La première qualité d'un journaliste consiste d'abord à voir ce qui fait une nouvelle, et ensuite, à la rapporter clairement et fidèlement en un texte bref et sans bavures.

Autre qualité, non moins importante du journaliste : l'objectivité. On a dit, et avec raison, que l'objectivité absolue est très difficile, sinon chimérique. Mais il est possible d'y tendre, et ce doit être l'ambition de tout journaliste dont le premier rôle est, non d'émettre des opinions, mais de transmettre l'information au grand public. Tâche éminemment importante, mais tâche ingrate et périlleuse.

Les jeunes qui entrent dans le métier se montrent presque tous imbus au départ — et c'est normal — d'une forte dose d'idéalisme, ce qui les porte — inconsciemment bien souvent — à se faire plutôt les défenseurs d'une cause que les véhicules dociles de l'information. Ce sont des « croisés » — des crusaders *qui « embarquent » malgré lui le journal « dans tous les bateaux » imaginables. On ne peut le nier, beaucoup de jeunes dans les salles de rédaction (et il en a toujours été ainsi) ont plus tendance à être des propagandistes (syndicaux, politiques ou nationalistes) que des journalistes. Or, il arrive qu'un propagandiste fait un très piètre journaliste. Il aura toujours, dans ses textes, une tournure, une comparaison, un adjectif pour laisser transpirer ses opinions.*

On pourrait peut-être dire brutalement que pour devenir un parfait véhicule de l'information, il faut avoir perdu la foi dans toutes les causes ; il faut avoir perdu ses illusions de jeunesse ; il faut avoir surmonté tous ses préjugés. A cause du commerce intime qu'il entretient quotidiennement avec la vie, ses grandeurs et ses mesquineries, un journaliste ne peut s'empêcher de devenir parfois cynique. S'il a des opinions, il doit voir à ne les

émettre qu'en dehors de l'exercice de ses fonctions, car dans son métier, l'information doit toujours avoir préséance sur l'opinion. Les débutants auront beau en appeler constamment à la liberté de parole, il reste qu'un journaliste affecté à l'information — ce n'est pas le cas des éditorialistes, analystes ou commentateurs — n'a pas le droit d'intervenir dans le débat.

C'est dur à entendre, mais un bon journaliste n'est pas celui qui a des opinions sur tout et sur rien, mais celui qui, à force d'abnégation, a su devenir neutre, voire sceptique face à tout ce qui arrive. Ce journaliste-là — même s'il ne signe jamais de textes — est plus utile à la collectivité que le plus flamboyant des éditorialistes.

Un journaliste qui a atteint un idéal de neutralité n'aura pas de mal à établir la hiérarchie des nouvelles si jamais il accède aux importantes fonctions de chef de pupitre — fonctions en vertu desquelles il lui incombera de décider quelle nouvelle jouer à la Une et quelle autre publier à l'intérieur du journal. Il fera son choix en fonction de la nouvelle en soi et non en fonction de la cause qu'elle sert ou dessert. Professionnellement non engagé sur les plans politique, économique, social ou religieux, il n'aura pas de mal à établir les priorités dans ses choix.

La hiérarchie des nouvelles

Mais au fait, sur quel critère s'appuyer pour décider quelle nouvelle aura priorité sur telle autre à la Une ou ailleurs dans le journal ?

Il semble que ce soit d'abord et avant tout une affaire de jugement. Il est stupide de prétendre que le fait divers local doit toujours avoir priorité à la Une. Un fait divers se juge au mérite. Un événement important qui intéresse toute la ville mérite évidemment la Une, mais une niaiserie est une niaiserie et n'a pas sa place à la première page.

L'historien rappelle et ordonne les événements d'une époque révolue ; le journaliste enregistre l'histoire au jour le jour. Il se doit par conséquent de ne pas négliger les événements locaux importants. Si un quotidien néglige de souligner les événements heureux et malheureux qui se produisent dans la ville ou la région où il paraît, aucun autre organe d'information ne pourra le faire parfaitement. Des journaux comme LE DEVOIR et surtout LA PRESSE se doivent de compiler soigneusement tout ce qui deviendra plus tard les archives de l'activité d'une grande ville comme Montréal.

Sans fixer de règles rigides, il semble que devraient avoir préséance à la Une les catastrophes, grèves ou incidents significatifs qui se produisent sur le plan local et qui sont d'intérêt général ; les projets d'aménagement urbain ; les initiatives et discours importants des autorités municipales ; les célébrations, manifestations ou protestations d'intérêt public ; l'arrivée ou les déclarations valables des grands visiteurs du monde de la politique, de la science, de la religion, de la littérature, des arts, des sports, etc. ; l'honneur qui échoit à un citoyen de la ville ou de la région ; le décès d'une personnalité de marque, etc.

Une règle qui, sans être forcément automatique, pourrait se concevoir comme suit : en général, la nouvelle municipale ou régionale a priorité sur la nouvelle provinciale (puisqu'elle touche le lecteur de plus près). De plus, à valeur égale, la nouvelle provinciale a priorité sur la nouvelle nationale, et la nouvelle nationale a priorité sur la nouvelle internationale.

Pareille règle ne doit pas toutefois être prise au pied de la lettre, car un chef de pupitre pourrait finir par se prévaloir du principe des priorités pour traiter à la légère, voire ignorer, les grandes nouvelles. On peut commettre des excès au nom des priorités. Ainsi, les journaux francophones ont tendance à négliger les nouvelles des provinces

canadiennes autres que le Québec. Ils n'ont pas habitué leurs lecteurs à s'intéresser à ce qui se passe dans les Maritimes, dans les Prairies ou sur la côte du Pacifique. En conséquence, ces lecteurs restent étrangers, ou presque, à ce qui se passe hors du Québec. Ils connaissent les implications de la guerre du Viêt-Nam, et les allées et venues du général de Gaulle, mais ils ignorent plus ou moins les faits économiques qui font que les provinces canadiennes sont interdépendantes les unes des autres. Au nom des priorités — ou sous prétexte que les Canadiens français n'ont d'intérêt que pour ce qui se passe au Québec — les journaux francophones se trouvent ainsi à créer une lacune grave. Des efforts sont faits présentement pour la corriger.

Un chef de pupitre qui aurait plus d'opinions que de métier pourrait, selon son tempérament, accorder plus d'importance au reste du monde qu'au Canada, ou au contraire, exagérer l'importance du Québec francophone par rapport au Québec tout court. Sous prétexte d'objectivité, il pourrait en venir à faire plus large la place aux partis d'opposition qu'au parti au pouvoir, ou encore, accorder plus d'autorité aux groupes de pression qu'aux partis démocratiquement élus, ou enfin, assurer la première page aux crackpots, *et un coin insignifiant aux personnes en autorité.*

Encore une fois, les meilleurs journaux sont faits par des gens qui n'ont pas d'opinions ou qui savent les faire taire. Dans l'exercice de ses fonctions, un bon journaliste — comme d'ailleurs un bon professeur — n'a pas droit à ses opinions. Il transmet l'information — comme le professeur le savoir — sans chercher à glisser ses opinions personnelles. Il doit comprendre que c'est d'information dont le grand public a besoin, et non des opinions d'un tel ou d'un tel.

Servir un public évolué

Certes, il n'est pas toujours facile de respecter les proportions. Les journalistes finissent par devenir cyniques, et de ce fait, ils n'ont pas le scandale facile. Ils aiment rigoler, et il arrive que les crackpots *sont plus drôles que les grands intellectuels, les évêques ou les premiers ministres. Les extrémistes barbouillent les murs, font enrager la police, cassent les vitres, font sauter des bombes : ils font de la bien meilleure copie que les modérés qui... se taisent ou n'apportent que des arguments raisonnables. Les chefs syndicaux se montrent toujours plus prodigues de leurs déclarations que les patrons : on leur accorde naturellement la manchette. Il est plus tentant de monter en épingle la bête noire, le point qui cloche, que de mettre en relief ce qui est valable.*

Certains journalistes semblent n'avoir que mépris pour le grand public. « La masse, disent-ils, ne s'intéresse guère aux grandes questions. Ce qu'elle veut, c'est de la grosse nouvelle, des faits divers, des paroles crues qui ne s'embarrassent pas de nuances. » Raisonnement simpliste.

Il est possible que dans une grande ville comme Montréal, beaucoup de gens correspondent à cette notion que se font d'eux les cyniques. Mais cette masse n'achète pas la grande presse d'information. Elle ne lit pas du tout, ou si elle lit, elle se contente généralement de journaux à potins. La clientèle régulière des grands quotidiens francophones et anglophones de Montréal forme, au sein de la population, la minorité qui lit et qui pense. Cette minorité (qu'on peut généralement évaluer à 500,000 personnes) comprend ceux qui s'intéressent à la nouvelle et ceux qui s'intéressent à l'annonce (magasins, théâtres, cinéma, spectacles, sports). En somme, la clientèle de la presse écrite est restreinte, mais elle est de qualité. Celui qui, chaque matin ou chaque soir, achète un journal, n'est pas un ignorant à qui on peut raconter n'importe quoi. Il est

renseigné, et c'est pour se renseigner davantage qu'il achète le journal. Les journalistes doivent cesser de croire que leur métier consiste à écrire pour ceux qui n'ont jamais vu un journal de leur vie, ou encore pour ceux qui ne savent pas lire ou qui ne veulent pas lire. Ils écrivent pour ceux qui achètent le journal, et ces gens-là sont déjà au courant de l'essentiel des nouvelles quand ils posent le geste de l'acheter.

En effet, que cherche le lecteur, sinon ce supplément d'information que le journal est susceptible de lui apporter. Ce lecteur assidu sait qu'il y a une guerre au Viêt-Nam, mais il veut parfaire son information. Il sait qu'il y a une grève des transports, ou des alcools, ou des postes, ou d'Air Canada, *mais il veut en savoir la cause.*

Celui qui achète assidûment le journal, prouve qu'il veut savoir le pour et le contre dans ce qui se passe. Il sait qu'en marge des événements locaux, des forts en gueule ont toujours des déclarations à faire, mais il voudrait bien aussi savoir ce que les autres ont à dire. C'est au journal à lui apprendre, et si le journal fait aux extrémistes la part plus large qu'aux autorités responsables, le lecteur assidu s'en rend tout de suite compte.

Le public lecteur, du fait de la radio et de la télévision, a considérablement évolué. Il est désormais beaucoup plus informé qu'on croit, et il se trompe celui qui s'imagine pouvoir lui faire gober n'importe quoi.

Quand on s'arrange pour ne pas oublier que la radio et la télévision sont désormais entrées dans la vie des gens, quand on s'applique à voir dans le public un lecteur averti et évolué, on en vient sans peine à comprendre qu'un quotidien aujourd'hui ne peut plus fonctionner comme jadis. Il ne peut plus annoncer de nouvelles. La radio et la télévision le déclassent sur ce terrain-là. Mais il peut, avant ses concurrents audio-visuels, apporter l'éclairage qui

facilite l'intelligence des événements déjà connus. Dès lors, le rôle du journaliste n'est plus de dire que telle chose est arrivée, mais de dire comment et surtout pourquoi elle est arrivée.

●

Si je me suis permis d'abuser de l'hospitalité de Roger Daoust et de son éditeur c'est parce qu'on dit qu'en général les gens ne lisent pas les préfaces et les introductions. Alors... Mais je cède, sans plus, la parole au nouveau collaborateur des Cahiers de Cité Libre.

Jean PELLERIN

Sur cette route où j'ai rencontré beaucoup de peuples, où j'ai scruté mille visages de l'homme, j'ai appris en même temps que tout conflit entre les hommes est artificiel et fictivement créé, que tous les hommes ont les mêmes besoins et qu'ils ont entre eux beaucoup plus de choses qui les rapprochent que de choses qui les séparent.

Jean Sarrazin

1 Donnez-nous notre pain, quotidiens

« Le soleil se lève. La date est donnée d'une échéance, d'un rendez-vous, d'un accident, d'une rencontre de diplomates, d'un poème, d'un crime. Lever de rideau. Tout est possible. Rien n'est joué. »

Jean Desternes, Clairière de la vie.

Je devais avoir environ 7 ans. C'était un samedi matin. J'étais à placer les paniers de raisin bleu à la devanture de l'épicerie lorsque j'entendis mon père lancer au voisin :

— Tu sais la nouvelle ? Roger sait lire ! Il lit *La Presse !*

J'ai compris, ce jour-là, la grandeur et les avantages de l'instruction. Les ba, be, bi, bo, bu ne sont pas pure gymnastique intellectuelle, ils sont la voie conduisant à la source du savoir et de la culture : *La Presse*. Lire *La Presse* signifiait pour moi avoir vraiment l'âge de raison puisque je pouvais alors, comme les grandes personnes, lire les exploits de Morenz et des gangsters américains, apprendre la venue du Zeppelin et l'enlèvement du bébé Lindbergh, me réjouir de l'élection de Taschereau et connaître tous les détails de la naissance des jumelles Dionne. A l'école, *La Presse* était pour nous un Livre de Vérité, au même titre que le *Petit Larousse Illustré* et le *Petit Catéchisme de la Province de Québec.*

Devenu adolescent, puis adulte, j'ai continué à me renseigner quotidiennement sur des événements tous aussi

importants les uns que les autres : la guerre d'Espagne, l'explosion du Hindenburg, la victoire de Joe Louis, l'abdication d'Edouard VIII, la ligne Maginot (« Ils ne passeront pas ! »), la foire de New York, la guerre mondiale, les prouesses de Maurice Richard, la vie privée de Gerda, les aventures spatiales et le boyau d'arrosage de Lucien Rivard. Une formation assez solide pour participer à « Front Page Challenge ».

L'appétit vient en mangeant. Non satisfait de bouffer ma *Presse* tous les jours, je suis également, depuis longtemps, un abonné du *Devoir*. Immanquablement, comme la soupe et le pain, les journaux sont au menu. Je suis devenu un journauxphage. L'avouer m'est facile : nous en sommes tous là. Je ne connais pas, pour l'esprit, d'aliment plus régulier et plus universel.

* * *

Malgré cette longue fréquentation, je dois confesser qu'il est bien des choses du monde journalistique qui m'échappent encore. La couleur des Livres, par exemple. Les journaux nous parlent régulièrement du Livre blanc du gouvernement, du Livre bleu, du Livre jaune ou du Livre caille. Il m'a toujours semblé qu'un Livre blanc devrait être un livre qui lave, qui innocente. Un monsieur Net ou une madame Blancheville de la littérature. Un Livre bleu, celui de la fidélité : promesse du gouvernement de remplir les promesses électorales ou savante étude de savants moralistes démontrant par $2 + 2 = 5$ que l'adultère n'est pas une solution aux problèmes conjugaux dans le présent contexte socio-économique. Mais je remarque que le texte de ces fameux Livres ne colle jamais à la couleur. Récemment, pour clore une discussion, un copain m'a servi comme argument décisif :

– Mais tu ne lis pas les journaux ? C'est tout expliqué dans le Livre blanc !

Pratiquement knock-out, je ne pouvais relancer la discussion mais j'ai risqué, timidement :

– Au fait, ça rime à quoi la couleur des Livres blanc, bleu, jaune... ?

– Ça rime à quoi... Ça rime à quoi...

– C'est pour la télévision en couleur ?

– ! ! !

J'ai sûrement réussi, ce jour-là, à passer pour le dernier des non-instruits et la question de la couleur des Livres continue toujours de me hanter.

Un sujet tout aussi captivant est celui des Mal-cités. Chaque journal a son Club des Mal-cités. A en juger par le nombre de gens qui s'y inscrivent tous les jours, il y a lieu de croire que les membres de ces Clubs finiront par mourir d'asphyxie. Ainsi, ce problème se réglera-t-il peut-être de lui-même. Mais ce qui m'intrigue tout particulièrement dans cette affaire c'est qu'un tel résultat ne puisse être atteint par des amateurs et qu'une nouvelle profession ait dû naître sans que le Ministère en soit averti, celle des déformateurs de pensée. De plus, il faut présumer que les journaux nourrissent maintenant plusieurs de ces spécialistes car il serait impossible pour un seul de déformer autant de paroles tous les jours. Au nom de la démocratie, il faut donc exiger que cette profession cesse d'être occulte et soit ouverte à tous.

Avec le nombre de gens qui ont compris le message « Dis ce que tu penses ! » et qui discourent, pérorent, philosophent, récriminent, accusent et engueulent sur tous les tons, il est évident que de magnifiques carrières s'ouvrent aujourd'hui dans la déformation de pensée. D'ailleurs, il est à prévoir que les spécialistes de cette discipline seront bientôt plus nombreux que les journalistes omnipraticiens condamnés au banal travail de la

cueillette des faits, puisque chaque déformation appelle une inscription au Club des Mal-cités, donc une nouvelle déclaration à déformer, nouvelle mise au point, nouvelle répartie, et ainsi de suite... et le système se suffit à lui-même. Dans ces conditions, un seul fait nouveau, une seule déclaration nouvelle par jour, et le volume du journal et de ses effectifs augmente constamment.

Nous avons peut-être ici la clé du problème du chômage. Aussi, le gouvernement doit-il la saisir et, au moment où il ouvre une deuxième université française à Montréal, doit-il s'assurer que cette université comprenne une Faculté de Paralogie (n.f., du gr. *para,* à côté, et *logos,* discours). Il faut dès maintenant organiser cette faculté et planifier son développement. Autrement, nous manquerons très bientôt de paralogistes au Québec et, encore une fois, nous laisserons les étrangers nous devancer dans une nouvelle sphère de l'activité humaine où, pourtant, nous semblons exceller.

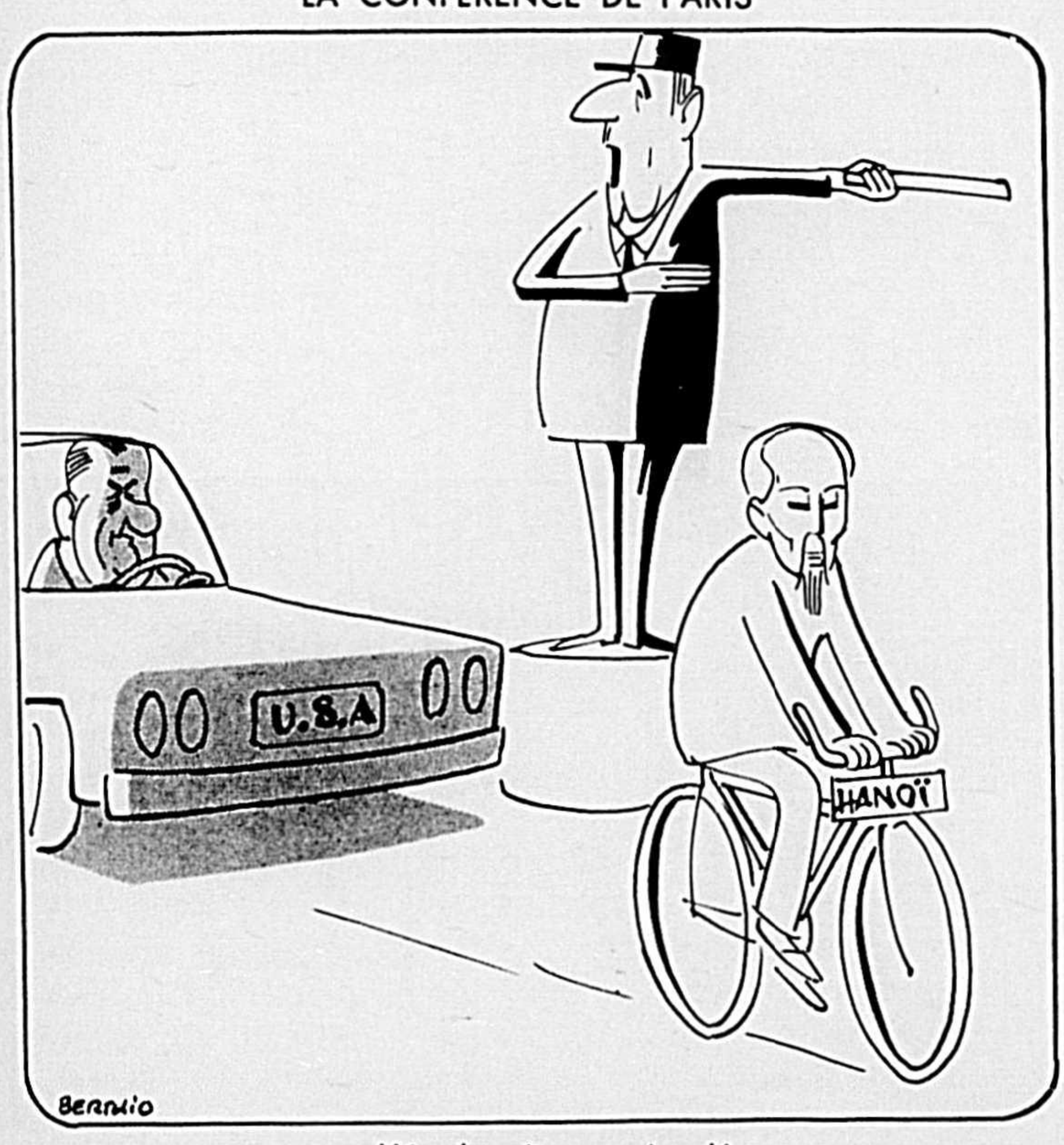
Un autre aspect qui me laisse toujours perplexe est cette facilité qu'ont les journalistes d'écrire sur rien. *La Presse* annonçait à la Une le 7 février 1968 : **Lévesque : commentaires plus tard.** Le 27 février : **Calme plat hier avant la tempête possible sur la situation du $.** Que le journal m'assure qu'il n'y eut aucun développement au cours de la nuit dans une certaine affaire, d'accord. Mais que des textes puissent s'allonger sous de pareils titres, voilà un réel tour de force ! *Le Devoir* paraît tout aussi habile que *La Presse* dans ce domaine. Il nous confiait le 3 février 1968 : **La plus grande discrétion entoure les derniers préparatifs du Québec.** Le 2 mai, il affichait : **Le secret d'Ottawa sur la «note» à Paris reste impénétrable.** Le 17 juin, il nous glissait, avec une pointe de déception : **On craignait le pire... mais rien ne s'est produit.** Et toujours de longues colonnes pour supporter ces titres et décrire avec force détails tout ce qui ne s'est pas produit durant les dernières 24 heures.



-Ottawa vous envoie une note

Le Devoir, 2-5-68

LA CONFÉRENCE DE PARIS



–Hé, plus vite, corniaud!

Le Devoir, 7-5-68

Parfois, certaines affaires peuvent piétiner pendant des semaines. Les journalistes, toujours consciencieux, font alors de la haute voltige pour nous entretenir de non-déroulements à long terme. Ainsi, après nous avoir assuré, le 10 avril 1968, qu'entre Washington et Hanoï : **Il ne reste plus qu'à se mettre d'accord sur le lieu de rendez-vous,** *Le Devoir* laisse soupçonner le 11 que l'affaire n'est peut-être pas dans le sac puisqu'un **Autre message américain à Hanoï sur le lieu des premiers contacts** est nécessaire. Les jours suivants, le vent s'élève. Le 15, **HANOI ACCUSE WASHINGTON DE RETARDER LES CONTACTS** et, le 16, **Johnson exhorte Hanoï de se prononcer rapidement sur le lieu des contacts.** Les résultats sont imminents. Pourtant, *Le Devoir* nous avoue le 17 : **L'impasse persiste sur le lieu des contacts.** Il se permet même un recul le 22 : **L'impasse persiste sur le lieu des premiers contacts.** Nous pensions en être aux contacts et nous voilà revenus aux premiers contacts ! Mais peut-être pas, après tout, puisque *Le Devoir* affirme simplement, le 26 : **Le lieu des contacts : aucun accord n'est encore réalisé.** Déception le 27 : **Mutisme à Washington et Hanoï sur le lieu des premiers contacts.**

C'est à ce point-là que j'ai cessé de suivre l'absence de progrès dans cette affaire. D'ailleurs, mon opinion était formée. A quelqu'un qui me demanda à cette époque d'exprimer mon opinion sur le différend Washington-Hanoï, je laissai tomber, avec désinvolture :

– C'est tout simplement une question de contacts !

Il est vrai que j'avais tort, mais comment pouvais-je prévoir à ce moment que le noeud du problème résiderait non pas dans les contacts, mais dans la forme de la table de négociations ?

Un jour que le journal m'assurait qu'il n'y avait vraiment **Rien de neuf dans l'affaire X,** j'ai lu attentivement

le texte au cas où le journaliste tenterait, par ce titre, de distraire mon attention. J'ai dû me rendre à l'évidence : le texte prouvait effectivement qu'il était impossible d'ajouter quoi que ce soit, ce jour-là, sur l'affaire X.

Je me demande alors pourquoi l'on n'inventerait pas les titres sans texte. Ou, ce qui serait encore mieux, les blancs à la Une. Comme pour une ville, la beauté de la Une pourrait résider dans ses espaces libres. Je verrais même très bien ces îlots en vert : les parcs de la Une. Ce serait frais, reposant, et certainement beaucoup plus logique que des articles qui décrivent les événements qui ne se produisent pas.

* * *

Si j'ai réussi à vivre jusqu'ici comme un fromage de Gruyère, avec des trous dont je m'accommode tant bien que mal, il est probable que je pourrai vivre encore un bon nombre d'années avec mes absences sur la couleur des Livres, la paralogie et les événements à retardement.

Il est des sujets, toutefois, que me troublent bien davantage. L'un de ceux-là est l'importance accordée aux nouvelles politiques. Je reconnais que les décisions des politiciens peuvent affecter tous les secteurs de l'activité humaine et parfois nous toucher profondément. Mais quand même ! Quand j'aperçois en première page : **« On a fourré la vieille garde » — Pamphlet d'un démissionnaire contre les réformistes de la « poubelle libérale »** (*La Presse*, 21.3.68), je me demande sérieusement où se trouve l'importance de cette « nouvelle » et comment cette déclaration peut affecter la vie des citoyens. Quand *Le Devoir* affiche à la Une : **Un grief inattendu des libéraux : Les retards de Johnson ont fait perdre à la Chambre plus de 15 heures de travail** (17.5.68), je ne vois d'abord rien de neuf dans le fait que nos élus perdent leur temps en Chambre (j'ai moi-même perdu le mien, un soir, en allant assister aux



Boom ... Paf ... Bing ... Zoom ...

Journal des débats, 8 mai, 68

Le Devoir, 13-5-68



Les dernières volontés de M. Sharp

Le Devoir, 7-3-68

« débats »), et je ne comprends tout simplement pas comment cette nouvelle supposée peut supplanter en première page plusieurs des nouvelles qui paraissent le même jour, à l'intérieur du même journal. Il est faux de croire qu'une *nouvelle* est importante parce qu'elle est de caractère politique et il est surtout malhonnête de tenter de le faire croire au public.

Les journaux ne seront peut-être jamais un miroir parfait de la réalité, mais je serais satisfait qu'ils y tendent. Il semble toutefois que la tendance actuelle nous éloigne beaucoup plus de cet objectif qu'elle nous en rapproche. Les journaux nous apparaissent comme des miroirs déformants. L'importance qu'ils accordent aux nouvelles de différentes catégories ne correspond pas à leur importance réelle. Lorsqu'un politicien peut se contempler à la Une parce qu'il *ne rapporte rien en espèces sonnantes* d'un voyage à Paris (*La Presse,* 23.1.68), tandis qu'un homme de science qui mérite un prix pour d'importantes découvertes se retrouve plus ou moins confortablement appuyé sur la colonne des décès, il y a là une bien étrange échelle des valeurs. Et il y a lieu de s'inquiéter.

Un autre aspect de l'information que je n'ai encore pu digérer est la morbidomanie, cette bizarre habitude d'accorder toujours le premier choix aux nouvelles noires et aux propos violents, d'afficher surtout l'aspect négatif des événements, ou simplement de construire de toute pièce des titres moroses pour des faits qui ne le sont pas. Je ne réclame aucunement une dose quotidienne de pâte de guimauve. La question n'est pas là. Une tempête de taxes, l'assassinat du pasteur King et celui d'un Kennedy sont des faits brutaux qui, sans contredit, méritent la manchette. Mais, par contre, je qualifie de grave aberration l'idée d'accorder la même importance, un autre jour, à quelque événement banal que le journal catapulte en manchette : **DEUX ECOLIERS SE GELENT EN SE RENDANT A L'ECOLE** (*La Presse,* 8.1.68).

Il est des jours où des drames véritables nous prennent à la gorge mais, le plus souvent, nous nageons en plein mélo. On réserve la Une pour le noir et, les jours creux, on puise dans les faits divers – de préférence macabres – pour la meubler.

Dans le même ordre d'idées, j'aimerais qu'on m'explique pourquoi *La Presse* étale en manchette le 19 janvier 1968 : **12,279 VISITEURS DE L'EXPO ONT EXIGE DES REMBOURSEMENTS DE $1 MILLION**, nous assure le 22 que **80 p. 100 des visiteurs lésés lors de l'Expo ne seront pas indemnisés** et nous affirme le 27 : **8,000 AGENTS DE VOYAGE BOYCOTTENT LA METROPOLE** alors que, d'autre part, le même journal n'accorde aucune attention valable, les mois suivants, aux nouvelles émanant du secrétariat de la province et de l'Association des hôtels de Montréal à l'effet que des montants de l'ordre de $200,000. seraient déboursés pour satisfaire les visiteurs lésés.

A la même époque, deux titres du *Devoir* m'ont fortement intrigué. Il annonçait à la Une, le 13 janvier : **Québec prévoit une autre baisse du taux de croissance économique en 1968** mais soulignait deux jours plus tard : **Bourassa ne partage pas l'optimisme de Beaudry.** Me demandant où pouvait se loger l'optimisme dans une baisse du taux de croissance économique, j'ai dû lire bien attentivement l'article du 13 pour découvrir que le ministre, en réalité, était tout heureux de nous confier que le taux de croissance au Québec était supérieur à la moyenne canadienne, en dépit d'un ralentissement général en Amérique du Nord. Donc, le Québec se porte bien, et le communiqué est très optimiste, mais *Le Devoir*, par un tour de passe-passe, nous le présente comme un rapport nettement pessimiste.

Les journaux trahissent donc encore la vérité en nous présentant continuellement sous un jour sombre ce monde

où nous vivons, en ne nous montrant que le mauvais profil des événements et des hommes. Il est vrai que je suis de nature optimiste. Mais peut-être suis-je après tout plus près de la vérité en croyant que ce monde demeure beaucoup plus intéressant et plus souriant que le prétendent nos journaux.

* * *

Nous savons que les quotidiens sont *bâtis* à la hâte et, pour cette raison, nous admettons que des erreurs peuvent s'y glisser à une fréquence relativement élevée. Reste à déterminer si les points que je soulève s'appuient sur des erreurs éparses ou s'ils représentent une tendance générale. Pour m'en assurer, j'ai pratiqué une biopsie de la Une. Lorsque des doutes s'élèvent au sujet du bon état d'un organe, le chirurgien prélève un fragment de cet organe et le confie au pathologiste qui l'examine minutieusement au microscope. C'est cette méthode que j'ai appliquée à nos journaux. Pendant 6 mois, de janvier à juin 1968, j'ai prélevé chaque jour la première page de *La Presse* et du *Devoir*. Pendant mes vacances, lorsque le temps se chagrinait, ou bien le soir, installé au coin du feu, j'ai procédé à un examen attentif de tous les titres et photos de ces premières pages.

Cet examen avait un double but. D'abord classer les nouvelles selon différentes catégories : politique internationale, étrangère, nationale, provinciale et municipale, justice, arts, sciences, sports, religion, etc., puis les classer selon leur caractère optimiste, pessimiste ou neutre. J'ai ensuite compilé les résultats séparément pour les manchettes, autres titres et photos de la Une de chacun des journaux. Ce sont les données ainsi recueillies que je présente et discute dans cet exposé.

2 Les puits de sagesse : les politiciens

« Nous serons aussi étonnés, plus tard, d'avoir eu des politiciens pour maîtres que nous le sommes aujourd'hui d'avoir eu jadis des barbiers pour chirurgiens. »

Jean Rostand, Carnet d'un biologiste.

Avions, trains ou bateaux, les politiciens ont l'habitude des premières classes. Dans les journaux, ils voyagent pareillement en première page. *La Presse* accorde 67% de ses manchettes et 52% des autres titres de la Une aux nouvelles politiques. De plus, les politiciens ayant de bonnes têtes sympathiques, il est naturel de les retrouver sur 44% des photos de la Une (Tableau 1). *Le Devoir* prétend que c'est là sous-estimer l'importance de la politique et des politiciens. Il leur réserve, pour sa part, 80%

TABLEAU 1
LES NOUVELLES A LA UNE

NOUVELLES	LA PRESSE			LE DEVOIR		
	Manchettes	Titres	Photos	Manchettes	Titres	Photos
NOMBRE	151	1418	390	152	1036	364
CATEGORIES						
Politique	67%	52%	44%	80%	76%	80%
Autres	33%	48%	56%	20%	24%	20%

des manchettes, 76% des autres titres et 80% des photos de première page. Voilà ce qui s'appelle « Fais ce que dois » !

Ce penchant pour les faits et gestes – et surtout les harangues et prises de bec – des politiciens est surtout évident en politique nationale (Tableau 2). La politique internationale et la politique étrangère exercent aussi un fort attrait et se classent 2e et 3e respectivement. La scène provinciale suit d'assez près. Les problèmes municipaux reçoivent encore une certaine attention dans *La Presse* mais très peu dans *Le Devoir.* Il est vrai, cependant, que nos dirigeants municipaux sont peu bavards. Ils ont développé, depuis plusieurs années déjà, cette mauvaise habitude de s'abstenir de déclarations fracassantes et de se complaire dans les réalisations. Il va de soi, dans ces conditions, qu'ils occupent le bas de l'échelle.

Parmi les nouvelles d'autres catégories, celles traitant d'économie, de problèmes sociaux et de questions raciales paraissent assez régulièrement à la Une. Les réalisations scientifiques spectaculaires s'y trouvent également. *La Presse* accorde encore bon espace en première page aux nouvelles judiciaires ou policières, aux nouvelles du monde artistique et aux exploits sportifs tandis que *Le Devoir,* à ce moment, a déjà pratiquement épuisé l'espace disponible.

Les vedettes consacrées de la Une sont donc les hommes d'Etat. Ceci pourrait être pleinement justifié, si, *tous les jours,* ces dignes élus prenaient des décisions lourdes de conséquences, votaient des lois importantes ou énonçaient de profondes pensées, fruits de mûres réflexions. L'examen des premières pages revèle que les hommes d'Etat, bien qu'ils soient laborieux et intelligents, demeurent des humains et connaissent, eux aussi, des jours creux. Les journaux sont peut-être les seuls à ne pas vouloir l'admettre et persistent à nous rapporter quotidiennement des « hauts faits » de la vie politique. Ainsi, ils sonnent la trompette

TABLEAU 2
CLASSIFICATION DES NOUVELLES A LA UNE

CATEGORIES	LA PRESSE			LE DEVOIR		
	Manchettes	Titres	Photos	Manchettes	Titres	Photos
POLITIQUE						
Internationale	10%	15%	5%	28%	21%	17%
Etrangère	9%	8%	9%	12%	12%	17%
Nationale	30%	15%	23%	30%	34%	41%
Provinciale	9%	8%	4%	7%	7%	5%
Municipale	9%	6%	3%	3%	2%	–
Total :	67%	52%	44%	80%	76%	80%
AUTRES						
Economie-finance	7%	6%	<1%	9%	5%	1%
Social-ouvrier	4%	6%	3%	4%	7%	4%
Justice-police	4%	8%	9%	–	1%	1%
Education	1%	3%	4%	1%	2%	1%
Arts	2%	4%	10%	1%	1%	1%
Sciences	4%	3%	4%	1%	2%	3%
Santé-hygiène	1%	2%	1%	1%	1%	<1%
Sports-loisirs	1%	6%	8%	–	<1%	1%
Tourisme-communications	1%	1%	1%	–	<1%	–
Race-langue	5%	3%	3%	3%	3%	4%
Religion	–	2%	2%	–	1%	2%
Nature-météo	2%	1%	4%	–	<1%	1%
Accidents et prévention	1%	1%	3%	–	1%	1%
Incendies et prévention	–	1%	2%	–	–	–
Divers	–	1%	2%	–	<1%	–
Total :	33%	48%	56%	20%	24%	20%

pour annoncer ces faits capitaux pour la vie des citoyens canadiens : **Pierre Trudeau a été « vu » à Fort Lauderdale** (*Le Devoir,* 16.4.68), **Rentré de la Floride lundi soir, Pierre Elliott Trudeau a passé la journée de mardi à Montréal** (*Le Devoir,* 17.4.68), et : **Trudeau s'impatiente de nouveau pendant une assemblée** (*La Presse,* 31.5.68) Ce souci pour les allées et venues et les sautes d'humeur des hommes d'Etat n'est pas limité à la personne du premier ministre. On s'inquiète aussi du bien-être des ministres : **Que deviendra Maurice Sauvé ?** (*La Presse,* 1.6.68) Heureusement que ce dernier nous a finalement rassurés : **Sauvé est plus « sauvé » que ne le croient les conservateurs (Sauvé)** — (*Le Devoir,* 21.6.68). Une exclusion ou une simple absence donne de l'importance à son homme : **Ralph Cowan est exclu du caucus libéral** (*Le Devoir,* 16.3.68), **Aquin n'assistait pas à la réunion du MSA** (*Le Devoir,* 6.5.68). Les départs méritent aussi d'être soulignés : **Eric Kierans fait ses adieux aux libéraux provinciaux** (*La Presse,* 5.1.68). Mais les démissions sont particulièrement recherchées. Qu'elles arrivent de n'importe quel coin du pays ou de n'importe quel niveau de gouvernement, elles échouent à la Une : **Terre-Neuve : démission de deux ministres** (*La Presse,* 14.5.68), **Démission surprise de Lagarde à Laval** (*La Presse,* 2.4.68). Il faut reconnaître toutefois qu'un simple citoyen peut, à l'occasion, trouver place à la Une lorsqu'il réussit une véritable action d'éclat — de préférence à l'étranger : **Expulsé, un Canadien rappelle le mot du général** (*La Presse,* 14.6.68).

Des faits de cette importance constituent une proportion appréciable des nouvelles du monde politique. Mais la première page d'un journal serait plutôt aride si elle devait se limiter à rapporter des faits. Aussi, est-ce avec bonheur que nous y trouvons en abondance les sages déclarations de nos politiciens. Les journalistes maîtrisent cet art d'extraire d'un discours les points les plus importants, l'essence même de la pensée des hommes d'Etat, et



— **Merci de votre hospitalité française !**

Le Devoir, 9-1-68



- Réception simple et amicale à Paris

Le Devoir, 13-1-68

savent nous présenter ces derniers comme des puits de sagesse et des guides rassurants. Ainsi, les journaux nous servent souvent de grandes vérités : **Pearson : la guerre du Vietnam, un conflit « absurde et horrible »** (*Le Devoir,* 19.2.68), **M. Pearson déclare aux Communes : Le recours aux armes atomiques au Vietnam serait « pure folie »** (*Le Devoir,* 13.2.68). L'homme de la rue avait bien une vague idée que la guerre au Vietnam avait quelque chose de cocasse, et n'avait jamais pensé que les armes atomiques puissent être une solution, mais le voilà maintenant mieux renseigné et il est toujours confortable de s'appuyer sur monsieur Pearson pour émettre une opinion. Il a fait bon également d'entendre **Martin à Rimouski — Québec n'est pas une province comme les autres** (*Le Devoir,* 1.4.68). S'il restait encore deux ou trois Canadiens qui ne s'en étaient pas rendu compte, je présume qu'ils en sont convaincus maintenant. L'Angleterre et la France ont certes ajouté à leur prestige en réalisant le Concorde et il est réconfortant de lire qu'un ministre clairvoyant anticipe des avantages semblables pour le Canada dans une entreprise commune de navigation : **M. Jean-Luc Pépin rentre de Paris : Face au géant américain, le Canada et la France sont « dans le même bateau »** (*Le Devoir,* 17.1.68). Voilà du réalisme de bon aloi.

Pour bien connaître les politiciens, il faut consulter les experts : leurs collègues politiciens. Leur opinion dans ce domaine ne peut être que très éclairée. Nous reconnaissions tous de nombreuses qualités à monsieur Trudeau et lui soupçonnions peu de défauts mais les réticences de certains hommes d'Etat peuvent être interprétées comme de pieuses restrictions mentales et soulèvent quelques doutes : **Johnson ne dit mot — Lesage croit Trudeau capable de « souplesse »** (*Le Devoir,* 9.4.68). C'est peu pour dépeindre un nouveau chef. C'est presque inquiétant. D'ailleurs, le véritable caractère de monsieur Trudeau s'affiche bientôt. Il devient évident qu'il serait capable de

subversion et même de lâcheté : **Stanfield : Trudeau voudrait-il supprimer deux années... au parlement ?** et **Douglas : Trudeau a-t-il peur d'affronter les Chambres ?** (*Le Devoir*, 22.4.68). Certaines révélations nous ouvrent brusquement les yeux sur les qualités morales des politiciens. Alors que nous croyions monsieur Kierans un homme digne en tout point, nous avons vu, un bon jour, ses vices étalés à la Une : **Johnson estime que Kierans manque de décence en restant député provincial** (*La Presse*, 11.1.68). Donc, monsieur Kierans est un indécent. L'accusation venant d'un adversaire, il serait permis de conserver un léger doute mais celui-ci ne tient plus lorsqu'un collègue du même parti reconnaît que monsieur Kierans a tort de s'exposer ainsi et de ne pas enrayer le mal à sa source : **Michaud : Kierans aurait dû abandonner son siège** (*La Presse*, 10.1.68).

Les journalistes ne ménagent jamais leurs efforts lorsqu'il s'agit de nous instruire sur les événements politiques. Que les politiciens soient étrangers ou que l'événement relève déjà du passé ne sont pas des obstacles sérieux : **Controverse McNamara-Fulbright sur l'incident du golfe du Tonkin en 64** (*Le Devoir*, 23.2.68). Que l'événement tente, au contraire, de se dérober dans quelque coin de banlieue, la presse trouve toujours son homme et lance la nouvelle de haute importance : **Tandis que le gendre comparaît pour fraude — Le neveu du maire recommande de longues suspensions pour les agents de St-Michel** (*La Presse*, 16.1.68). Fort heureusement, les journaux ont aussi à coeur des problèmes fondamentaux comme celui de la pollution de l'air : **Johnson reproche à Trudeau d'empoisonner l'atmosphère en ressuscitant de vieux mythes** (*Le Devoir*, 26.2.68).

Fort accueillante pour le monde politique, ouverte aussi aux problèmes économiques et sociaux, la Une devient très parcimonieuse pour les nouvelles de toute autre catégorie. *La Presse* reconnaît toutefois que les talents de



— Messieurs, la conférence est terminée depuis une semaine . . .

Le Devoir, 19 - 2 - 68

Monique Leyrac, Jean-Pierre Ferland et Georges Dor valent bien, parfois, ceux des politiciens. Elle souligne aussi les succès de Francine Racette à Paris et la venue des Jacques Tati, Françoise Hardy et Sylvie Vartan. Au *Devoir,* ces sujets ne font pas assez sérieux pour la Une. *La Presse* accorde encore à Nancy Green l'espace qu'elle mérite et affiche les exploits des *Canadiens* tandis que *Le Devoir* en fait très peu de cas. Ce n'est pas le genre de la maison. Il reste que ce sont là des sujets qui intéressent bon nombre de lecteurs et, avouons-le, il arrive souvent qu'un bon spectacle, une bonne chanson ou une prouesse sportive tiennent plus de place dans notre vie quotidienne que bien des « pseudo-nouvelles » politiques.

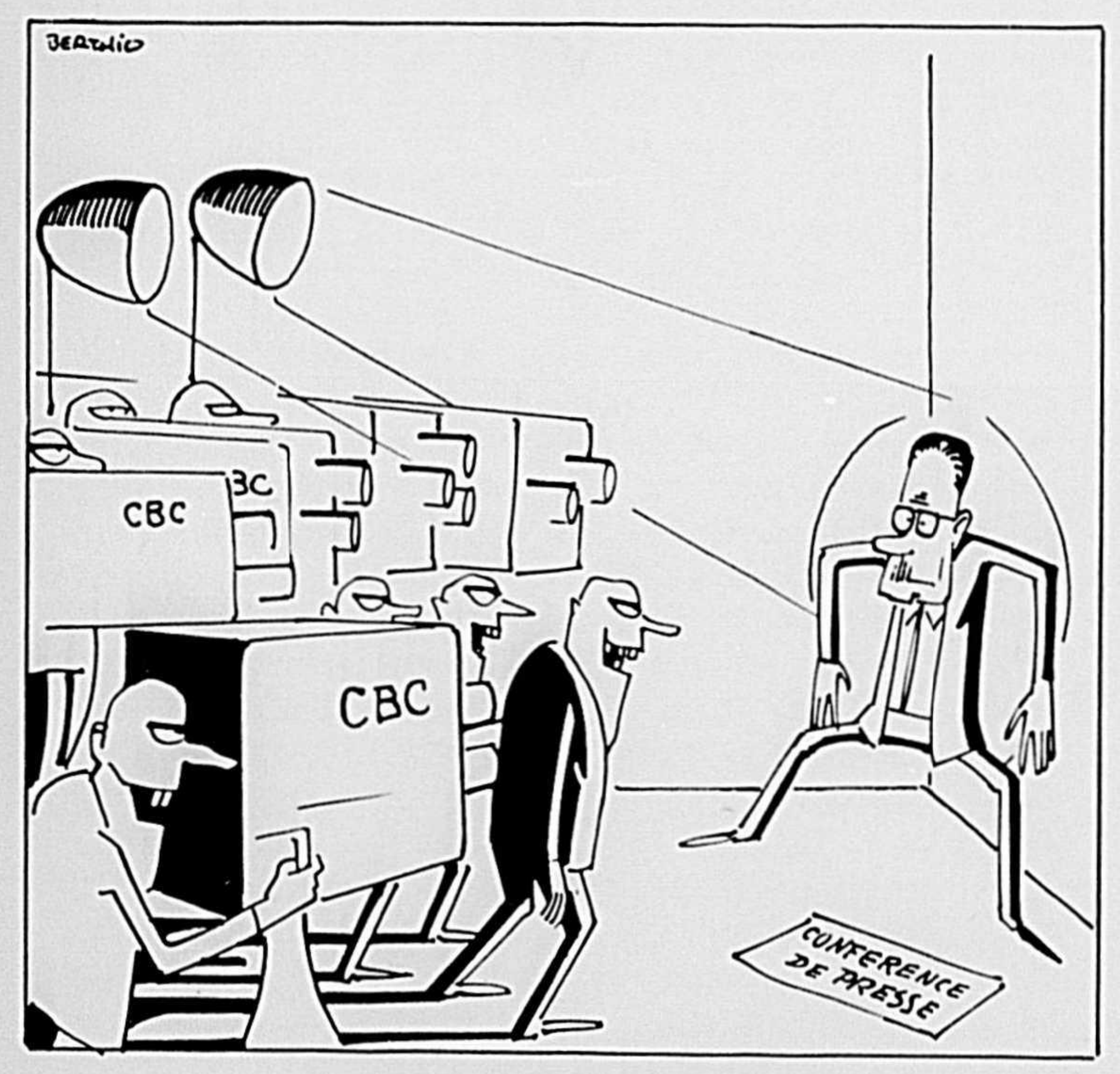
Plusieurs activités humaines — scientifiques, artistiques, littéraires ou autres — ne pointent à la Une que rarement et timidement. Il faut admettre que les hommes de science, les sculpteurs et les écrivains sont ordinairement de piètres publicitaires. Mais cette explication ne me satisfait pas. Si les journalistes étaient à l'affût des nouvelles dans ces sphères d'activité comme ils le sont dans le monde politique, leur récolte pourrait facilement être au moins aussi abondante. Dans les grandes maisons qui emploient effectivement des spécialistes de ces « petites matières », il est tout à fait évident que le rédacteur scientifique, la rédactrice de mode, le critique musical ou littéraire ne sont pas de taille pour rivaliser à la Une avec les courriéristes parlementaires, paraparlementaires et ultraparlementaires.

Il arrive ainsi que des découvertes fondamentales ou d'intéressantes applications changent nos modes de vie sans que nous en prenions le moindrement conscience. Les avions volent aujourd'hui par toutes les intempéries grâce à un enduit chimique découvert au Conseil National des Recherches du Canada, et il faut apprendre la nouvelle par une revue new-yorkaise. Des découvertes archéologiques nous livrent des secrets sensationnels qui intéressent plus de gens que ne le croient les directeurs de journaux,

et il faut nous-mêmes poursuivre de patientes recherches dans les périodiques pour y trouver quelque écho. Les sciences biologiques progressent par bonds fulgurants et préparent des transformations qui rendront l'âge de l'atome voisin de l'âge du fer, mais les antennes des journaux ne captent pas ces nouvelles.

Il semble que des événements importants se produisent aussi, certains jours, dans des mondes comme ceux du tourisme, de la musique ou de la publicité. Pourtant, une nouvelle liaison aérienne qui, du jour au lendemain, nous relie aux hommes d'un pays lointain, l'engagement d'un nouveau chef pour notre orchestre symphonique ou le lancement, pour notre bonheur ou notre malheur, d'une nouvelle méthode publicitaire ne réussissent pas à déplacer à la Une la démission d'un quelconque conseiller d'une quelconque ville de banlieue.

S'il est devenu de bon usage d'agrémenter la première page de nombreuses déclarations, les journalistes pourraient peut-être, avec un peu de talent, découvrir d'autres sources que le milieu politique. Je trouve régulièrement, dans diverses publications, des vues originales, des affirmations solides qui m'apparaissent de bien plus grand « intérêt public » que maintes déclarations de ministres ou députés. Je ne crois pas, par exemple, qu'un titre comme **Selon le Hudson Institute – LE CANADA 3e PUISSANCE MONDIALE** ferait terne à la Une (J.J. Servan-Schreiber, *Le défi américain*, p. 44). Il n'aurait probablement pas été déplacé non plus d'y rapporter : **Il est urgent de « débloquer » notre médecine – Dr J. Genest** (Préface, *Le centre médical universitaire*, par A. Beaulnes et collaborateurs). Dans le domaine des relations humaines, il serait assurément nouveau de lire à la Une : **Les Canadiens français sont bienvenus chez les anglophones – Y. Bourassa** (*Rapport annuel* 1967-68, Visites interprovinciales). Il me semble qu'une telle déclaration pourrait, à l'occasion, être



–Ah ! . . . Ah ! . . . c'est toi Daniel Johnson

Le Devoir, 25-9-68

glissée à la Une entre deux déclarations « anti » sans trop faire de tort au journal.

Lorsque je soutiens que les journaux n'ont d'oreilles que pour les politiciens, ce n'est pas que j'aie quelque rancoeur à l'endroit de la politique ou que je considère banales l'action et la pensée des politiciens. Au contraire. Je reconnais que tenir le gouvernail est une lourde responsabilité et que les vues du préposé décident de l'orientation du bateau, notre bateau. Il se présente seulement que les politiciens sont des humains et non des ordinateurs. Ils ne peuvent humainement pas produire des faits nouveaux ou énoncer des « paroles historiques » à la vitesse des rotatives. Au lieu de les harceler pour leur arracher des bouts de commentaires – qui seront d'ailleurs tronqués, triturés et remodelés pour présentation à la Une – les journalistes devraient plutôt admettre que les politiciens ont aussi, comme vous et moi, le droit d'afficher « relâche » et que, après tout, le lecteur aimerait peut-être entendre également des voix d'autres gens.

3 Nouvelles sérieuses : noir sur gris de rigueur

« Mehr Licht ! »

Goethe

Les nouvelles gaies font rarement la manchette. Dans *La Presse,* 18% des manchettes montrent un caractère optimiste tandis que 59% sont nettement pessimistes et 23% sont de ton neutre (Tableau 3).

Les autres titres de la Une ne sont pas plus rigolos mais le noir y cède quelques points au gris : 19% de titres optimistes, 46% de pessimistes et 35% de neutres. Les photos ne réparent pas les misères de la Une mais atteignent un certain équilibre, les photos affichant un certain sourire s'élevant à 25% et celles témoignant de détresses à 27% tandis que 48% sont de tout repos.

Dans *Le Devoir,* les titres gais sont encore plus effacés que dans *La Presse.* Par contre, on y broie beaucoup moins

TABLEAU 3

CARACTERE DES NOUVELLES A LA UNE

NOUVELLES	LA PRESSE			LE DEVOIR		
	Manchettes	Titres	Photos	Manchettes	Titres	Photos
Optimistes	18%	19%	25%	16%	14%	4%
Pessimistes	59%	46%	27%	39%	30%	13%
Neutres	23%	35%	48%	45%	56%	83%

de noir et le ton neutre domine. Les manchettes optimistes y représentent 16% du nombre total, les pessimistes 39% et les neutres 45% (Tableau 3). Les titres secondaires passent davantage au gris : 14% d'optimistes, 30% de pessimistes et 56% de neutres. Alors que *La Presse* se permettait une certaine fantaisie dans les photos, c'est là que *Le Devoir* s'y révèle le plus conservateur : 4% seulement de photos enjouées, un faible 13% de photos morbides et un fort 83% de photos à caractère neutre. La décence prime au *Devoir*.

Un examen des nouvelles de diverses catégories indique que la vie est particulièrement triste en politique (Tableau 4). *La Presse* atteint un sommet avec les manchettes de cette catégorie : 9% à caractère positif et 64% à caractère négatif. D'une façon générale, nous entendons du monde politique trois échos plaintifs pour un son joyeux. Les nouvelles des autres catégories sont pareillement en grande majorité pessimistes et ce n'est que dans les arts, les sciences et les sports que le nombre des bonnes nouvelles dépasse, à la Une, celui des mauvaises nouvelles.

Au total, *La Presse* imprime la Une en noir sur gris tandis que *Le Devoir* imprime en gris sur noir. Dans l'un et l'autre cas, les tons clairs sont réduits à moins de 1/5 de l'espace.

Je ne voudrais pas donner à cette conclusion une valeur d'absolu car j'admets qu'il entre toujours une certaine dose de subjectivité dans une appréciation de ce genre. Reste à déterminer combien elle peut influencer les résultats et dans quel sens elle peut jouer.

Un certain nombre de nouvelles sont faciles à étiqueter et laissent peu de place au doute. **Succès complet d'Apollo** (*La Presse*, 23.1.68), **Le grand prix de la chanson à Ferland** (*La Presse*, 5.3.68), **Une augmentation des pensions des anciens combattants** (*Le Devoir*, 27.3.68) ou **BASEBALL MAJEUR : C'EST OUI** (*La Presse*, 28.5.68) sont des titres

TABLEAU 4
CARACTERE DES NOUVELLES DE DIFFERENTES CATEGORIES A LA UNE

NOUVELLES	LA PRESSE			LE DEVOIR		
	Manchettes	Titres	Photos	Manchettes	Titres	Photos
POLITIQUES						
Optimistes	9%	14%	23%	13%	11%	2%
Pessimistes	64%	46%	16%	39%	28%	11%
Neutres	27%	40%	61%	48%	61%	87%
AUTRES						
Optimistes	36%	25%	26%	26%	25%	11%
Pessimistes	48%	45%	35%	39%	35%	24%
Neutres	16%	30%	39%	35%	40%	65%

carrément optimistes qui provoqueront peu de disputes. D'autre part, des titres tels que : **Un incendie chasse 560 malades de l'Hôtel-Dieu de St-Hyacinthe** (*La Presse*, 10.1.68), **Un séisme au Congo a fait 260 victimes** (*Le Devoir*, 13.3.68), **CARMICHAEL VEUT DU SANG** (*La Presse*, 5.4.68) ou **LA VIOLENCE ECLATE RUE SHERBROOKE** (*Le Devoir*, 25.6.68) peuvent facilement, à mon avis, être classés parmi les titres à caractère pessimiste. Il en va de même des photos reproduites dans les pages suivantes qui peuvent être classifiées dans l'un ou l'autre groupe sans causer trop de maux de tête.

Dans le groupe des nouvelles « neutres » se retrouvent d'abord celles où l'équilibre parfait est atteint : **La déclaration de Hanoï : scepticisme à Washington, optimisme à Ottawa** (*La Presse*, 5.1.68). Il inclut aussi tous les sujets qui sont, seront ou demeurent à l'étude : **Le Conseil de sécurité étudie la situation au Moyen-Orient** (*Le Devoir*, 23.3.68), **L'archevêché étudie le cas de l'abbé Hubert Falardeau** (*Le Devoir*, 5.6.68), **Québec étudiera attentivement la**

résolution (*La Presse*, 4.1.68), **Une commission étudiera les causes de la violence** (*Le Devoir*, 6.6.68), **Le dossier de Dorval est encore à l'étude** (*La Presse*, 15.2.68).

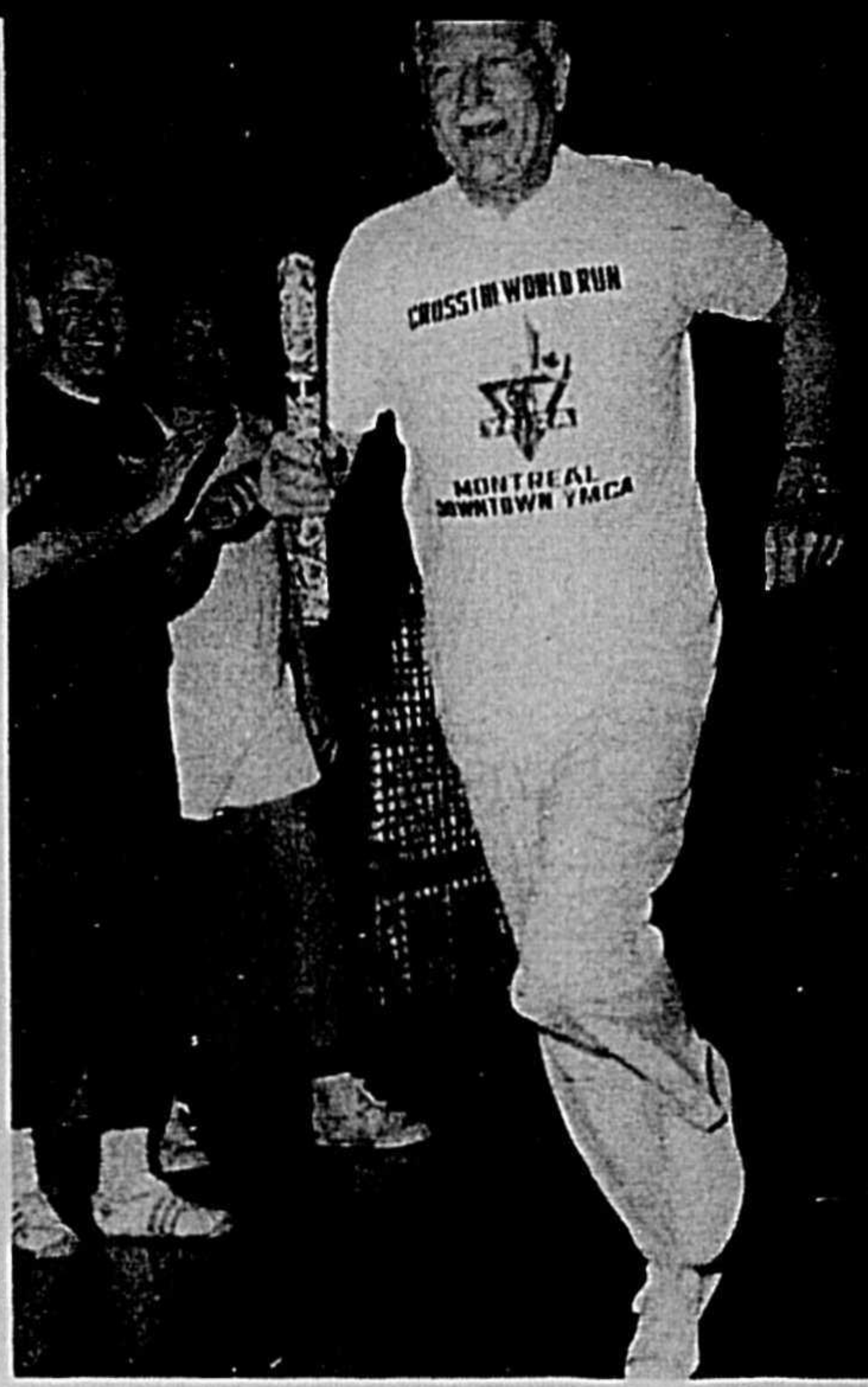
Ce thème connaît d'ailleurs plusieurs variantes : **Le ministre des postes examinera la situation** (*La Presse*, 6.1.68), **M. Trudeau fera connaître sa décision cette semaine** (*Le Devoir*, 14.2.68), **LE CABINET SE PENCHE SUR DEUX DEMANDES PRECISES POUR LE PORT DE MONTREAL** (*La Presse*, 5.3.68), **La FLQ s'interroge sur les conséquences de la décision de M. Kierans** (*Le Devoir*, 8.1.68) ou **Léger voit Pearson et verra Trudeau** (*La Presse*, 16.4.68). Ce sont là des titres au beau centre de la zone grise.

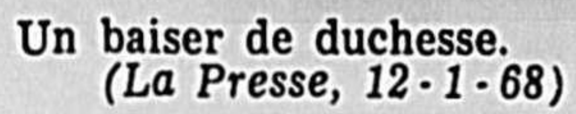
Les frontières neutro-optimistes et neutro-pessimistes sont plus fragiles. Les titres de ces régions frontalières peuvent facilement glisser d'un groupe à l'autre selon la tournure d'esprit ou l'humeur de l'observateur. Pour ma part, étant plus enclin à l'optimisme qu'au pessimisme, j'ai inclus dans le groupe « optimiste » les cas neutro-optimistes douteux. Ainsi, les pourcentages de nouvelles optimistes comprennent des titres qui, sans être débordants de joie, laissent quand même percer une lueurette d'espoir : **PRUDENT OPTIMISME PAR SUITE D'UN TIMIDE RETOUR AU TRAVAIL** (*Le Devoir*, 1.6.68), **Certains signes de dégel à la conférence de Paris** (*Le Devoir*, 14.6.68). De la même façon, les titres traduisant tout simplement une diminution de tension ou la soustraction d'un terme négatif ont été considérés algébriquement comme des titres positifs : **Le Vietcong relâche sa pression sur Saïgon** (*Le Devoir*, 22.3.68), **Ray : pas de jeu rude** (*La Presse*, 18.4.68), **Assez de luttes négatives, il faut un accord global — Johnson** (*La Presse*, 4.5.68). Les titres sur la clôture neutro-pessimiste ont, suivant la même tendance, été incorporés au groupe « neutre ». Une allure cahin-caha, par exemple, n'a pas été prise dans le sens péjoratif : **Les Communes, vaille que vaille, ont repris,**

hier, leurs travaux (*Le Devoir,* 23.1.68), et une attente déçue n'a pas été classifiée comme pessimiste s'il n'en résultait pas quelque détérioration : **La longue déposition de Dean Rusk sur le Vietnam n'a rien apporté de nouveau** (*Le Devoir,* 13.3.68), **Le congrès spécial de la FLQ n'aura peut-être pas lieu** (*Le Devoir,* 11.4.68).

Cette marge d'erreur reconnue, je puis donc préciser que les pourcentages de nouvelles optimistes rapportés dans les tableaux 3 et 4 représentent tout probablement des valeurs maximales et les pourcentages de titres pessimistes des minimums. Un autre observateur pourra donc conclure que la Une est encore plus sombre que le prétend la présente description, et je devrai reconnaître que sa conclusion est aussi juste, sinon plus juste, que la mienne. De toute façon, il est facile d'établir un diagnostic à partir de cet examen : la Une est malade. Très malade. Déjà atteinte de politiquite, elle souffre maintenant, et sérieusement, de photophobie.



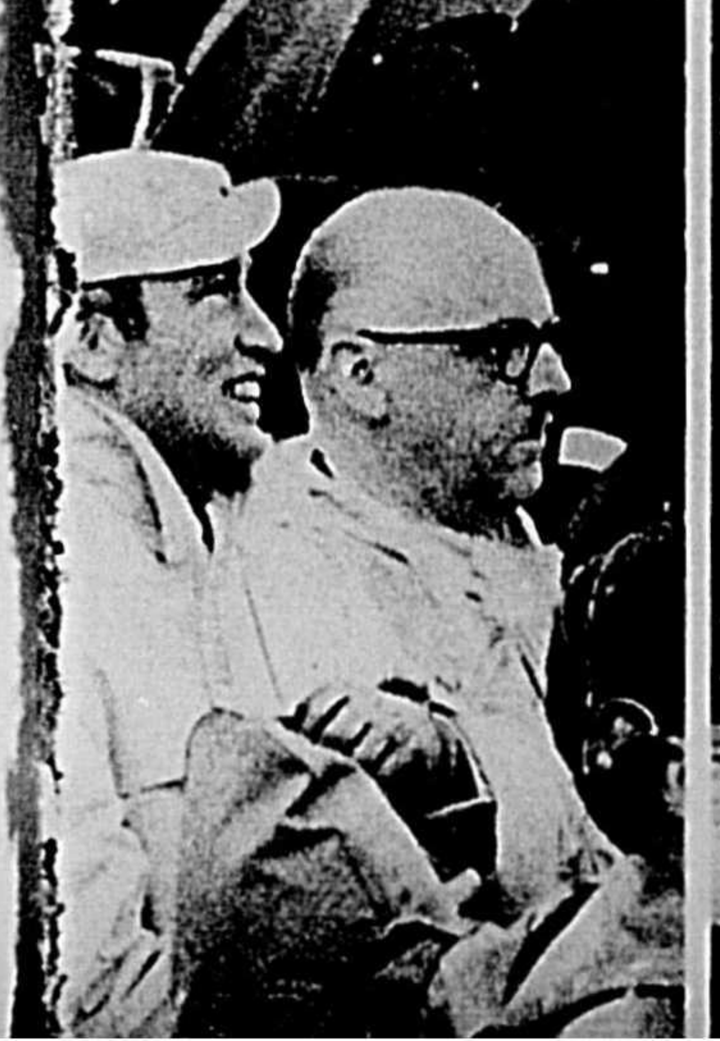




Un baiser de duchesse.
(La Presse, 12-1-68)

Le gouverneur général au pas de course.
(La Presse, 13-1-68)

Le premier ministre Trudeau et le maire Drapeau à l'ouverture de Terre des Hommes.
(La Presse, 18-5-68)





Des tonnes de pétrole dans l'eau de Repentigny. *(La Presse, 23-3-68)*

Huit enfants et leur père sont morts dans ces ruines. *(La Presse, 12-2-68)*

M. Pierre Bourgault en mauvaise posture. *(La Presse, 25-6-68)*

Le monde interlope règle ses comptes. *(La Presse, 27-5-68)*



Les séparatistes ont hué Trudeau à Joliette.
(La Presse, 22-6-68)



1,500 policiers envahissent l'Hôtel de ville.

(La Presse, 24-2-68)



Comme les "grands frères."

(La Presse, 15-1-68)

Manifestation déchaînée contre 7-Up.

(La Presse, 28-2-68)

Il faisait froid, Place Ville-Marie . . . *(La Presse, 2 - 4 - 68)*

La femme du *Pirate du Rail.* *(La Presse, 26 - 1 - 68)*



Montréal accueille le *Tigre* en héros.
(La Presse, 27-2-68)

La guerre des baisers.
(La Presse, 8-5-68)





La manière douce avec le recteur.
(La Presse, 5-3-68)

Trudeau félicite Béliveau.
(La Presse, 29-4-68)





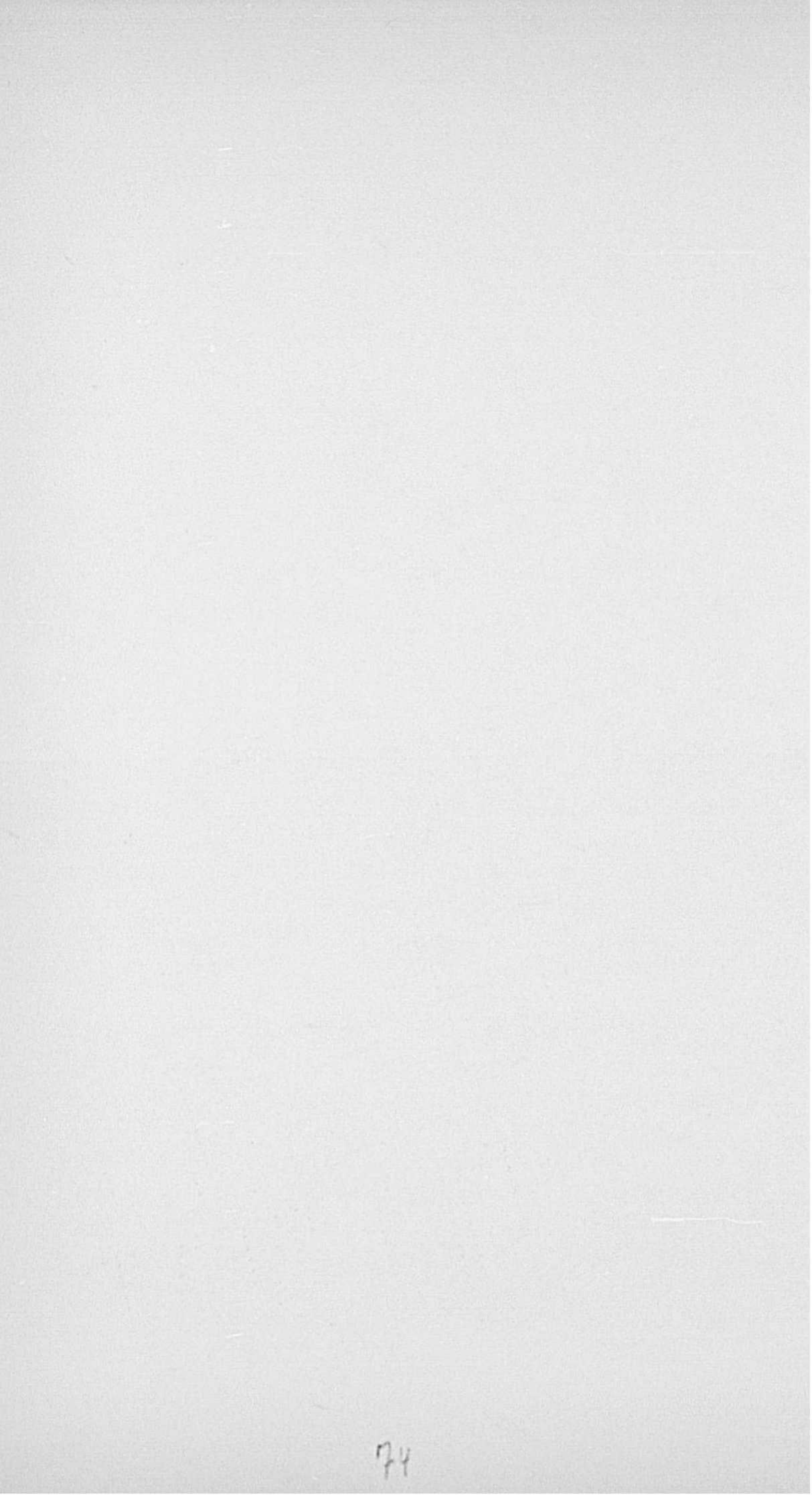
24 juin, rue Cherrier.

(*La Presse*, 25 - 6 - 68)

4 Petite histoire de nos grandes misères

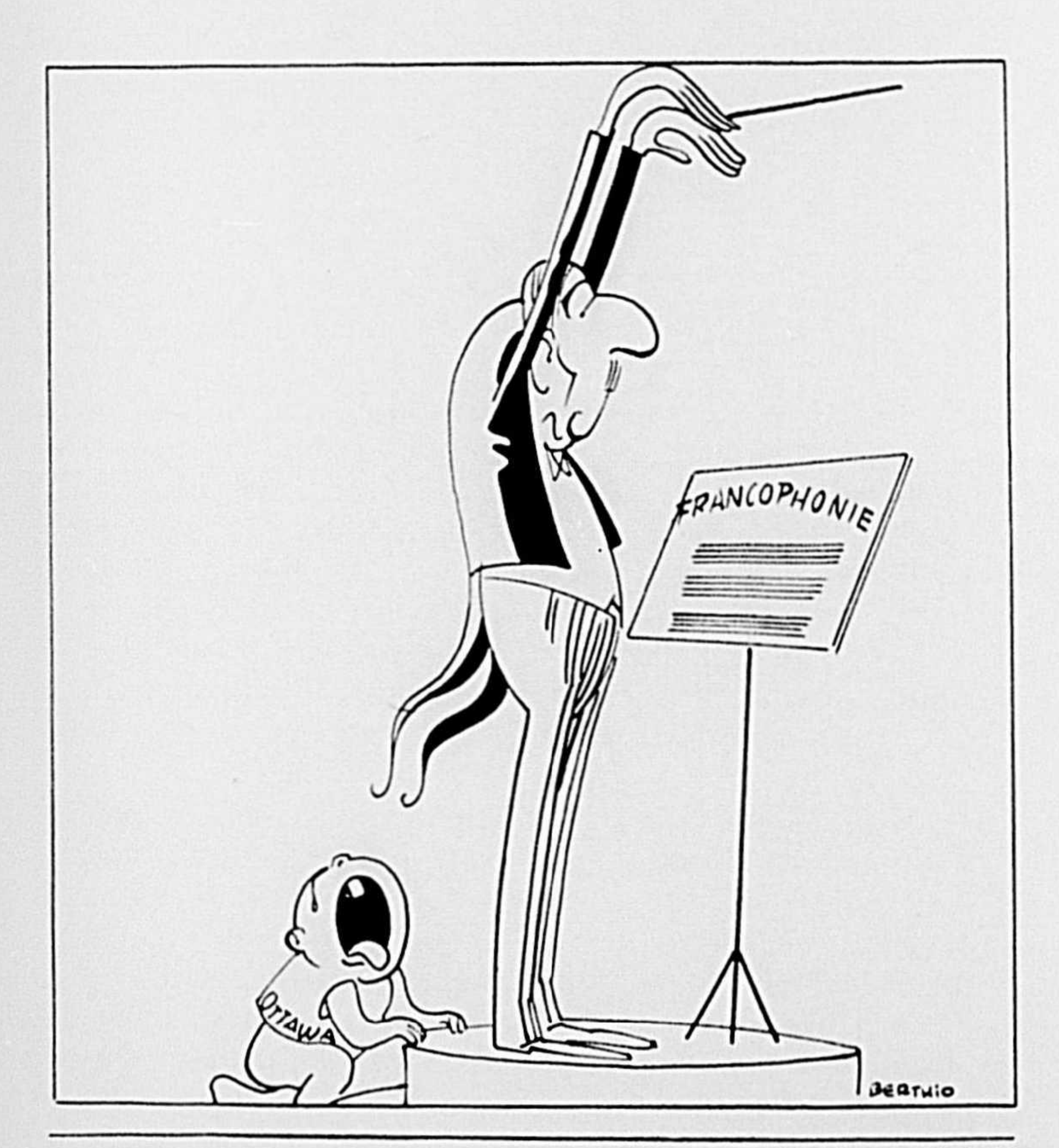
« Il vous est impossible d'écarter de votre maison toutes les contrariétés et tous les ennuis mais quand ils entrent chez vous, vous n'êtes pas obligés de leur offrir un fauteuil. »

Proverbe russe



Si la réalité fournissait tous les jours une grasse récolte d'importantes nouvelles noires, les journaux seraient pleinement justifiés d'en surcharger la Une. Mais la froide réalité ne peut être le seul facteur impliqué puisque les journaux diffèrent largement dans les pourcentages de nouvelles pessimistes qui affluent à la Une. Il faut donc qu'il y entre une forte dose d'appréciation, d'arbitraire. Appréciation de l'importance d'une nouvelle, appréciation des aspects positifs et négatifs de la nouvelle.

Cette appréciation peut être honnête, objective, et traduire quand même les penchants, l'humeur et les ulcères des membres de la direction. Elle peut aussi être fortement biaisée lorsqu'elle est confiée à des spécialistes de l'obscurantisme qui assureront automatiquement la bonne récolte de nouvelles noires et qui, au besoin, les créeront de toutes pièces. Et nul n'a besoin d'être un surdoué pour déceler ces diverses tendances à la lecture de la Une. Une brève revue de la vie à la Une peut le démontrer facilement.



Le Devoir, 18-4-68



Le Devoir, 6-2-68

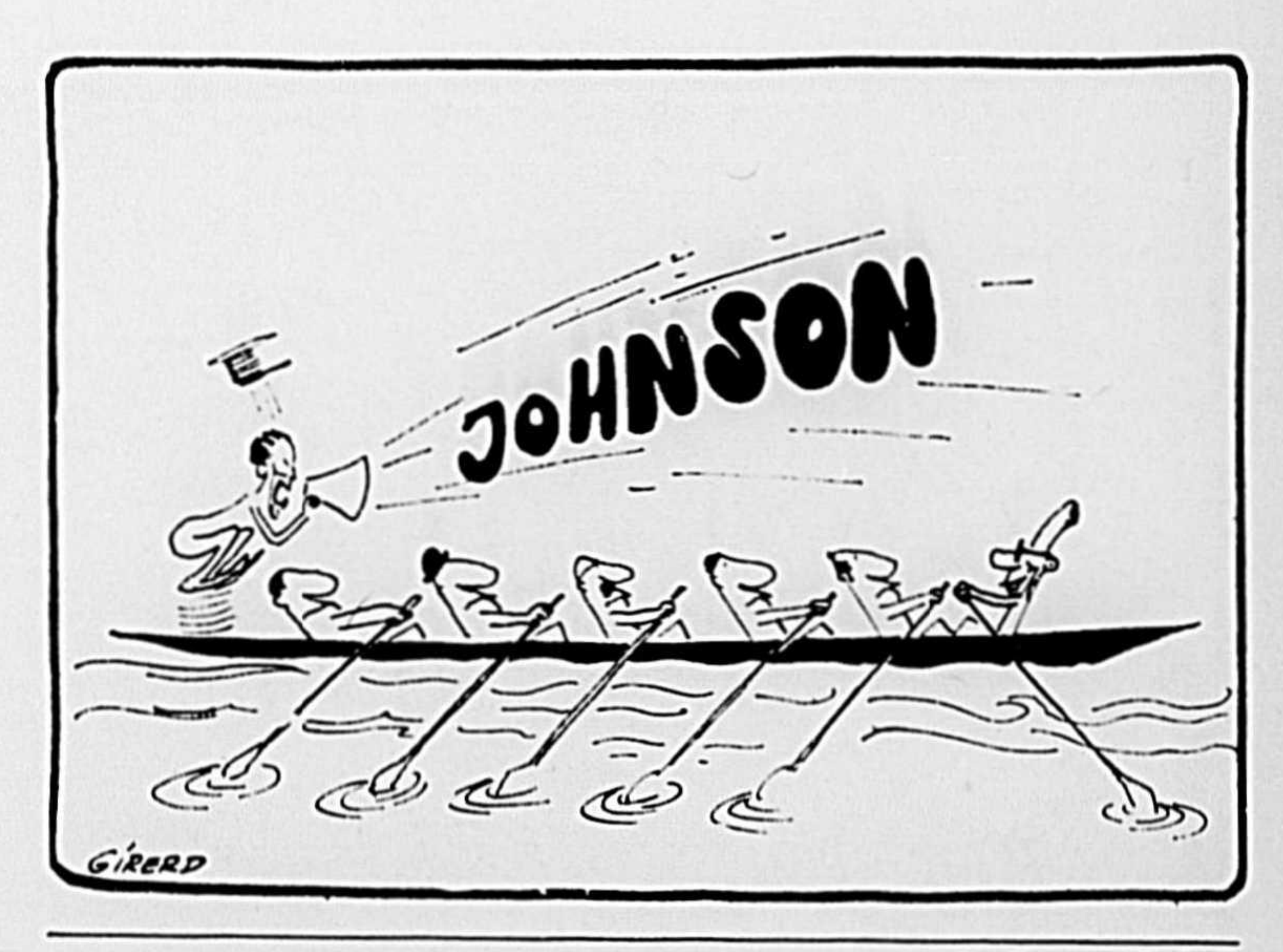
Les grandes amitiés internationales

La politique étant le milieu naturel des journalistes, il convient de s'y attacher en premier lieu. En politique internationale, il nous arrive de lire que des ententes heureuses sont signées ou que des nations reçoivent « de la grande visite » royale ou présidentielle. Mais ces événements glorieux sont rares. Il doit bien se présenter au fil des jours quelques autres échanges agréables entre les nations mais nous en avons peu d'échos à la Une. Par contre, la moindre déclaration désagréable, le moindre fait apte à créer de la bisbille nous est fidèlement rapporté : **Pour de Gaulle, Lyndon Johnson est un cow-boy — selon la revue Time** (*La Presse,* 4.3.68), **Spaak : de Gaulle est un homme dangereux** (*La Presse,* 27.3.68), **Le maire de Québec aurait refusé de voir de Gaulle** (*La Presse,* 13.5.68), **De Gaulle ne veut pas voir Trudeau** (*La Presse,* 27.6.68). Comme chassé-croisé, c'est réussi.

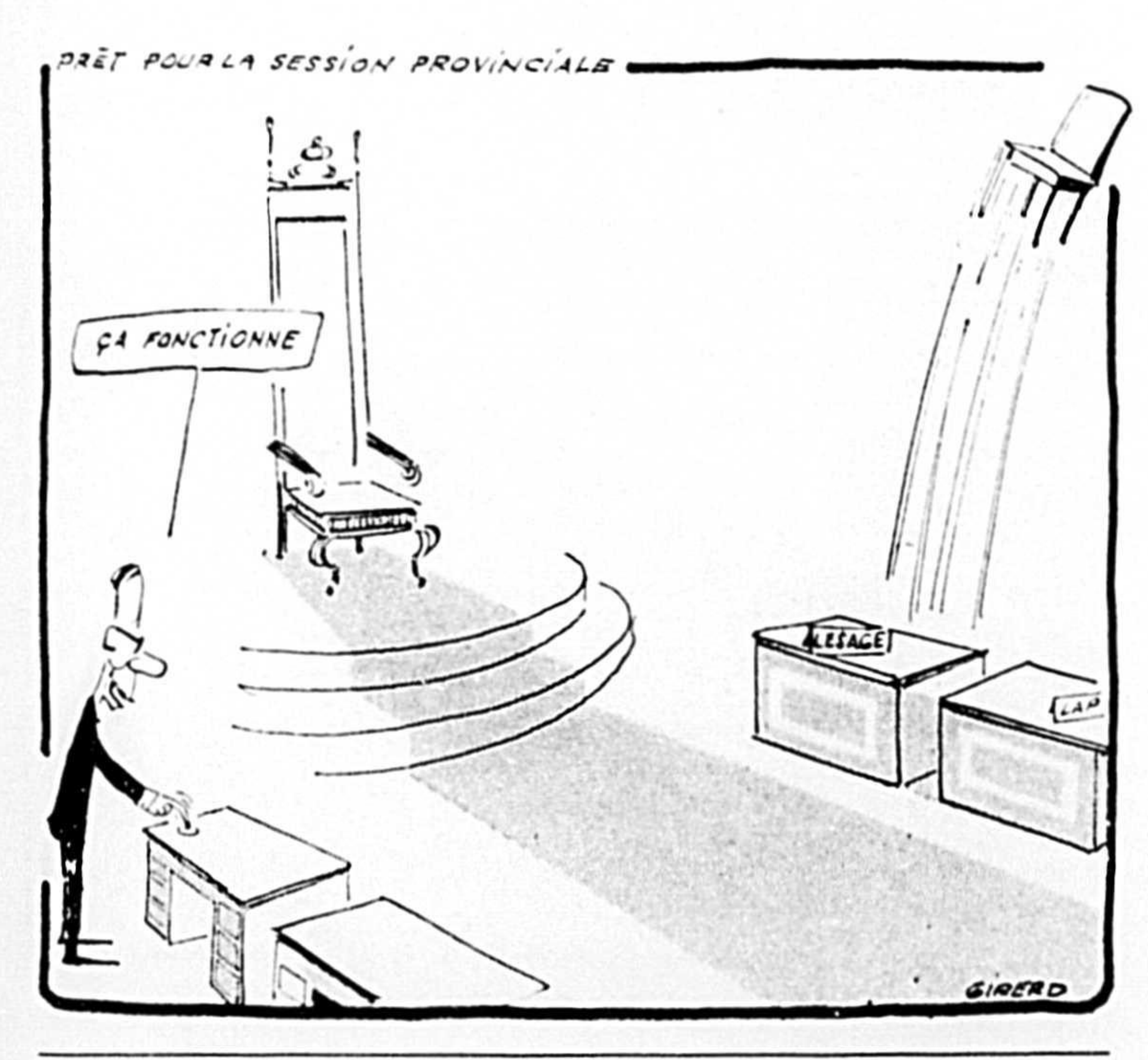
Les disputes sont de bon rapport . . . pour les journaux, sinon pour la bonne entente entre les hommes et les peuples. A l'occasion, les journalistes en inventeront. Pendant son séjour en France, le maire Lamontagne avait participé à plusieurs manifestations intéressantes mais les journalistes n'ont eu d'attention que pour une « dispute » inventée de toute pièce. Monsieur Lamontagne a finalement consacré plus de temps à démentir cette fausse nouvelle qu'à nous entretenir des aspects positifs de son voyage.

La vie nationale . . . à couteaux tirés

Au cas où les vagues et lointaines mésententes internationales laisseraient froids les lecteurs, les journaux ne manquent pas de nous servir régulièrement de bonnes chicanes de chez nous. Ainsi affichent-ils comme des faits saillants : **Choquette s'inscrit en faux contre les propos de Sauvé** (*Le Devoir,* 8.1.68), **QUE LES DEPUTES QUEBECOIS A OTTAWA S'OCCUPENT DU VIETNAM —**



La Presse, 17-5-68



La Presse, 20-2-68

Johnson (*La Presse,* 6.2.68), **Trudeau a servi tous les mythes qui affolent le Canada anglais ! — Johnson** (*Le Devoir,* 12.2.68), **CARDINAL IRA A PARIS AVEC OU SANS LE « PARAPLUIE »" FEDERAL** (*La Presse,* 11.4.68), **Trudeau se défend d'avoir fait des excuses à Stanfield** (*Le Devoir,* 21.6.68), **Faribault rabroue le premier ministre** (*La Presse,* 25.6.68).

Arrive-t-il parfois que de bonnes paroles à l'égard du Québec soient prononcées à Ottawa ou Vancouver ? Je l'ignore. Mais, chose certaine, si de telles paroles ont été prononcées, elles n'ont pas franchi la barrière de nos média d'information. D'autre part, j'ai souvent entendu ou lu au Québec des commentaires élogieux sur des politiciens d'autres provinces mais, par le même phénomène d'étouffement, ces commentaires n'ont jamais, à ma connaissance, fait la Une d'un journal canadien. Denrée négligeable.

Les jardins de la belle province

Si les disputes Ottawa-Québec font la joie des journalistes, les jardins de la belle province pourraient offrir, en compensation, un certain repos. Folle illusion. On s'y lance peu de fleurs et beaucoup de pots : **Cloutier conspué** (*La Presse,* 16.2.68), **Simples « généralités à la sauce duplessiste » déclare M. Jean Lesage** (*Le Devoir,* 21.2.68), **« Danny-la-surtaxe — C'est un déluge ! — Lesage** (*La Presse,* 28.3.68), **Un ultimatum du SPEQ au gouvernement** (*Le Devoir,* 24.4.68), **Lévesque : Bourassa m'a lâché au dernier moment** (*La Presse,* 30.4.68), **Inconduite de Hanley à Québec** (*La Presse,* 15.5.68). Monsieur Hanley a-t-il été surpris court vêtu dans un happening de la basse-ville ? La nouvelle n'avait même pas cette importance — à notre désenchantement. Monsieur Hanley avait tout simplement quitté subitement la salle du comité des bills privés dans une de ses sautes d'humeur coutumières.

Concordia Salus

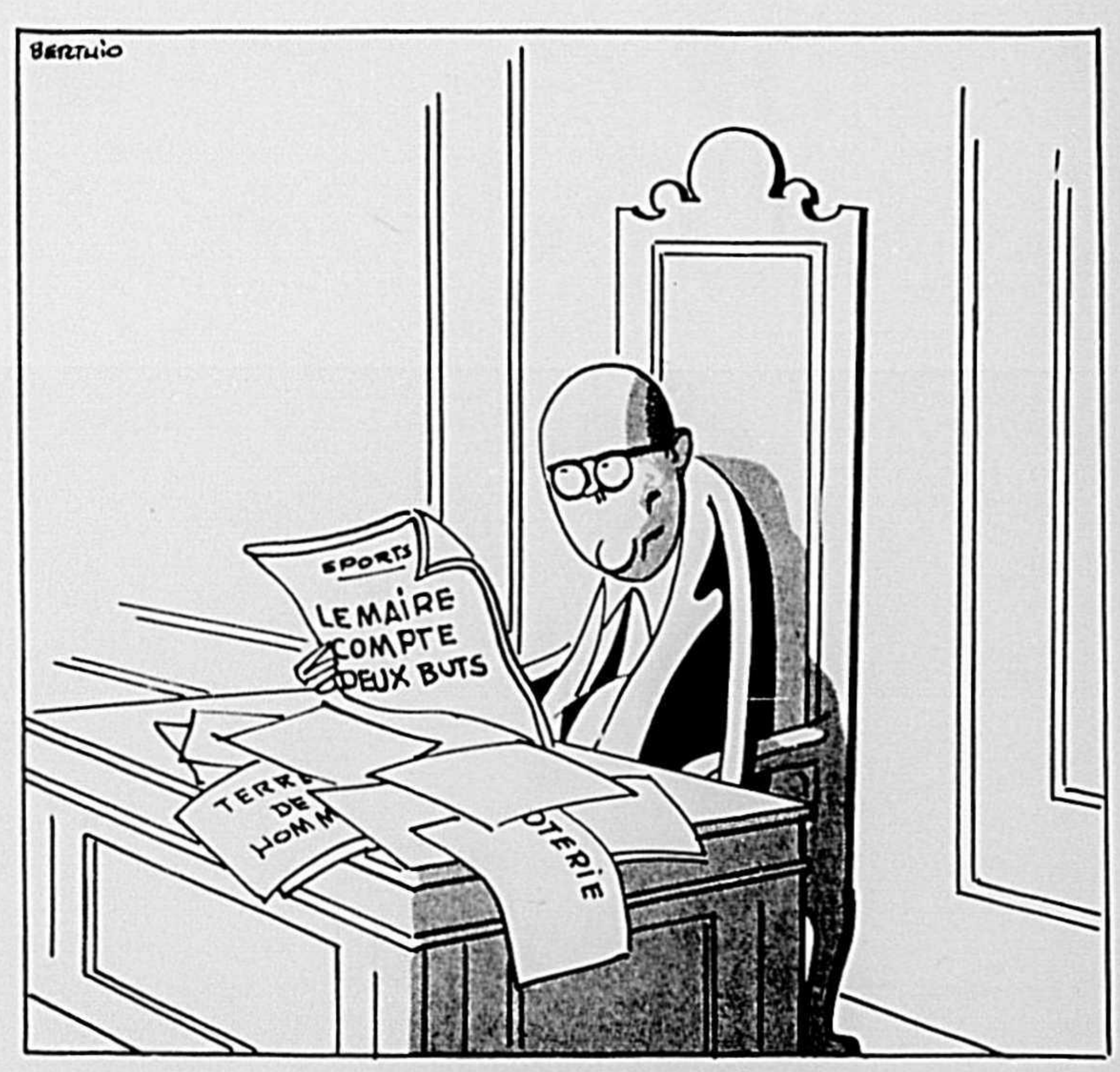
Le peu d'attention que les journaux consacrent aux affaires municipales m'a souvent étonné. Surtout que Montréal connaît depuis dix ans des transformations profondes, nous présente des réalisations emballantes et devient l'une des villes les plus intéressantes au monde. Il est doublement étonnant de constater que le faible pourcentage de nouvelles municipales à la Une de *La Presse* et du *Devoir* (Tableau 2) ne représentent pas en majorité des nouvelles de Montréal mais bien des nouvelles de villes de banlieue – des beaux scandales de banlieue, évidemment.

Dans l'espace rarissime qui finalement est accordé à Montréal, surtout pas de complaisance dans les exploits de l'équipe Drapeau-Saulnier ! On ne retient pour la Une que des nouvelles importantes comme celles touchant les trous dans les rues : **Prends ton trou, mon pote !** (*La Presse,* 27.3.68), les serrages de ceinture, en manchette, s'il vous plaît : **MONTREAL EN REGIME D'AUSTERITE** (*La Presse,* 3.3.68), et toute forme de protestation : **Pepin : Drapeau a choisi les jeux plutôt que le pain . . .** (*Le Devoir,* 19.4.68), **Les prêtres du Mile-End protestent auprès de Drapeau** (*Le Devoir,* 2.5.68).

Au *Devoir,* l'institution d'une loterie à Montréal mérite un titre sur une colonne à la Une : **Drapeau annonce la création d'une loterie municipale** (3.4.68) puis l'intérêt pour la loterie s'y développe énormément le jour où elle devient illégale et le journal porte alors la nouvelle en manchette : **LA « LOTERIE » DU MAIRE DRAPEAU EST ILLEGALE** (27.4.68). Les commentaires sont superflus.

Les maux nécessaires

Taxes, surtaxes, régimes d'austérité, grèves, crises, fléchissements économiques, hausses du coût de la vie sont les maux chroniques de notre société et les journaux en



-Ce n'est pas moi, hélas...

Le Devoir, 30-4-68



Moniteurs demandés

Le Devoir, 7-8-68

font une forte consommation à la Une. Pour ménager nos faibles natures, ils ont souvent la bonté de nous préparer à ces durs coups longtemps à l'avance : **QUEBEC SONGE A GENERALISER LA TAXE DE VENTE A 7 p. 100** (*La Presse,* 22.1.68), **Québec n'échappera pas à la « pluie » de hausses des impôts — M. Johnson** (*Le Devoir,* 14.3.68).

Nous leur savons gré de leur délicatesse. Nous pouvons ensuite encaisser les coups plus facilement lorsqu'ils tombent dru : **UNE SURTAXE TEMPORAIRE DE 3 P.C.** (*Le Devoir,* 7.3.68), **UNE SURTAXE DE 6 p.c. SUR LE REVENU DES PARTICULIERS** (*Le Devoir,* 28.3.68) **TEMPETE DE TAXES** (*La Presse,* 28.3.68), **HAUSSE DE 18% DE LA TAXE DES CATHOLIQUES** (*Le Devoir,* 29.3.68).

Les journaux se montrent encore plus consciencieux dans les cas de grèves et nous entretiennent fidèlement des diverses étapes. Aussitôt que l'idée de grève germe sous quelque couvert, le journaliste télépathe la détecte et la cristallise à la Une : **Les gardiens de prison du Québec songent à la grève** (*La Presse,* 4.6.68). Devenue imminente, la grève reçoit une attention plus soutenue : **Une grève des postes est inévitable et éclatera avant les élections du 25** (*Le Devoir,* 22.5.68), **Les postiers au bord de la grève** (*La Presse,* 11.6.68). Suivent les données techniques, précises : **Les postiers : un vote de grève à 91.2 p.c.** (*Le Devoir,* 11.6.68), **La grève est fixée au 21 juin** (*Le Devoir,* 15.6.68).

Naturellement, il ne faut pas rater le jour J : **LA VOIE MARITIME : LA GREVE DOIT ECLATER CE MATIN** (*Le Devoir,* 21.6.68), **Grève depuis minuit : pas d'alcool** (*La Presse,* 26.6.68). Et ce n'est encore qu'un début car le journal nous tiendra au courant de tous les développements, pourparlers, négociations, ruptures de négociations et reprises des négociations jusqu'au règlement final. Au besoin, la Une y ajoutera maints détails qui frapperont l'imagination . . . et les sens du lecteur : **60,000 tonnes**

d'ordures dans les rues de New York (*La Presse,* 7.2.68) avec éloquente photo à l'appui.

Pendant tout ce temps, le coût de la vie poursuit son bonhomme de chemin et le petit indice grimpe de dixième en dixième. Les points s'accumulent implacablement comme les dix cents au compteur du taxi. Tout le monde s'y est habitué, sauf le journal qui continue d'y trouver matière à nouvelle — et à la Une s'il vous plaît : **Le coût de la vie : l'indice grimpe à 151.8** (*Le Devoir,* 10.1.68), **L'indice du coût de la vie a grimpé d'un point** (*Le Devoir,* 10.2.68). A mon avis, le sujet ne méritera la Une que le jour où l'indice cessera de grimper ou, mieux encore, se décidera à fléchir.

Une tradition qui fout le camp : le respect de l'autorité

« Nous autres dans not' temps, on aimait nos parents. Le respect des aînés, c'ta queq' chose de sacré. » Si on n'a plus les enfants qu'on avait, ces enfants ont dû emporter avec eux les journaux d'antan.

Ceux d'aujourd'hui sont dans l'vent, le respect de l'autorité ne les étouffe pas : **Québec ne tient pas à faire toute la vérité** (*La Presse,* 13.1.68), **L'Union Nationale protège les dirigeants de St-Michel — Michaud** (*La Presse,* 24.2.68), **L'inefficacité des policiers, cause de la vague de crimes** (*La Presse,* 19.6.68), **Bertrand impute à huit membres de la Sûreté la responsabilité des évasions** (*Le Devoir,* 14.5.68), **Condamné à cinq ans de prison, à la suite d'une erreur du juge** (*La Presse,* 5.1.68), **« L'affaire X » — Un juge menacé de destitution** (*La Presse,* 8.2.68). « C'est ben effrayant ! C'est donc décourageant ! »

J'accuse, tu accuses, il accuse...

Qu'elles soient de nature politique, judiciaire ou autre, les accusations sont accueillies à la Une à bras ouverts.



Evasion à Dormonville

Le Devoir, 16-5-68



Autocritique

Le Devoir, 5-3-68

Elles y apparaissent toujours, il va sans dire, comme de très graves accusations et ce n'est qu'après mûre réflexion que le lecteur se demandera si des **Accusations de grossière indécence contre l'ex-chef de police de Brossard** (*La Presse,* 7.3.68) méritent vraiment le rang d'une nouvelle capitale.

Certains titres attirent parfois notre attention par leur inattendu : **Tineta Horn accusée d'assaut** (*La Presse,* 13.3.68) ou leur originalité : **Accusé de meurtre pour une 5e fois** (*La Presse,* 14.5.68), mais le jeu des accusations auquel se livrent les politiciens ne nous émeut plus beaucoup. Nous avons compris depuis fort longtemps qu'il s'agit d'une sorte de jeu de « tag » ou de chaise musicale. Au fond, les journalistes sont peut-être les seuls à continuer à prendre ce jeu au sérieux : **TRUDEAU ACCUSE STANFIELD : POLITIQUE A DEUX FACES** (*La Presse,* 19.6.68), **Stanfield accuse : Trudeau détruit un immense réservoir de bonne volonté** (*Le Devoir,* 20.6.68), **Johnson accuse Trudeau de partisanerie** (*Le Devoir,* 30.1.68), **Bourassa accuse l'UN d'avoir ignoré un important rapport** (*Le Devoir,* 5.6.68), **LES LIBERAUX ACCUSENT BERTRAND DE MOLLESSE** (*La Presse,* 10.5.68). L'accusation étant une valeur en soi, elle peut aussi être présentée comme telle, sans complément d'aucune sorte : **Pierre Laporte accuse** (*La Presse,* 4.6.68).

En cet âge des agents doubles et des duplicata, il est heureux de voir *La Presse* innover en présentant les accusations doubles. A la Une du 29 mars 1968, elle affichait avec une parfaite symétrie, à gauche : **RCMP : accusation contre un autre agent** puis, à droite : **St-Laurent : accusation contre un autre échevin.**

Mais plus prometteuses encore sont les accusations mutuelles qui s'ajoutent maintenant au pari mutuel et aux fonds mutuels : **Trudeau et Johnson s'accusent mutuellement de mettre en danger l'existence du Canada**

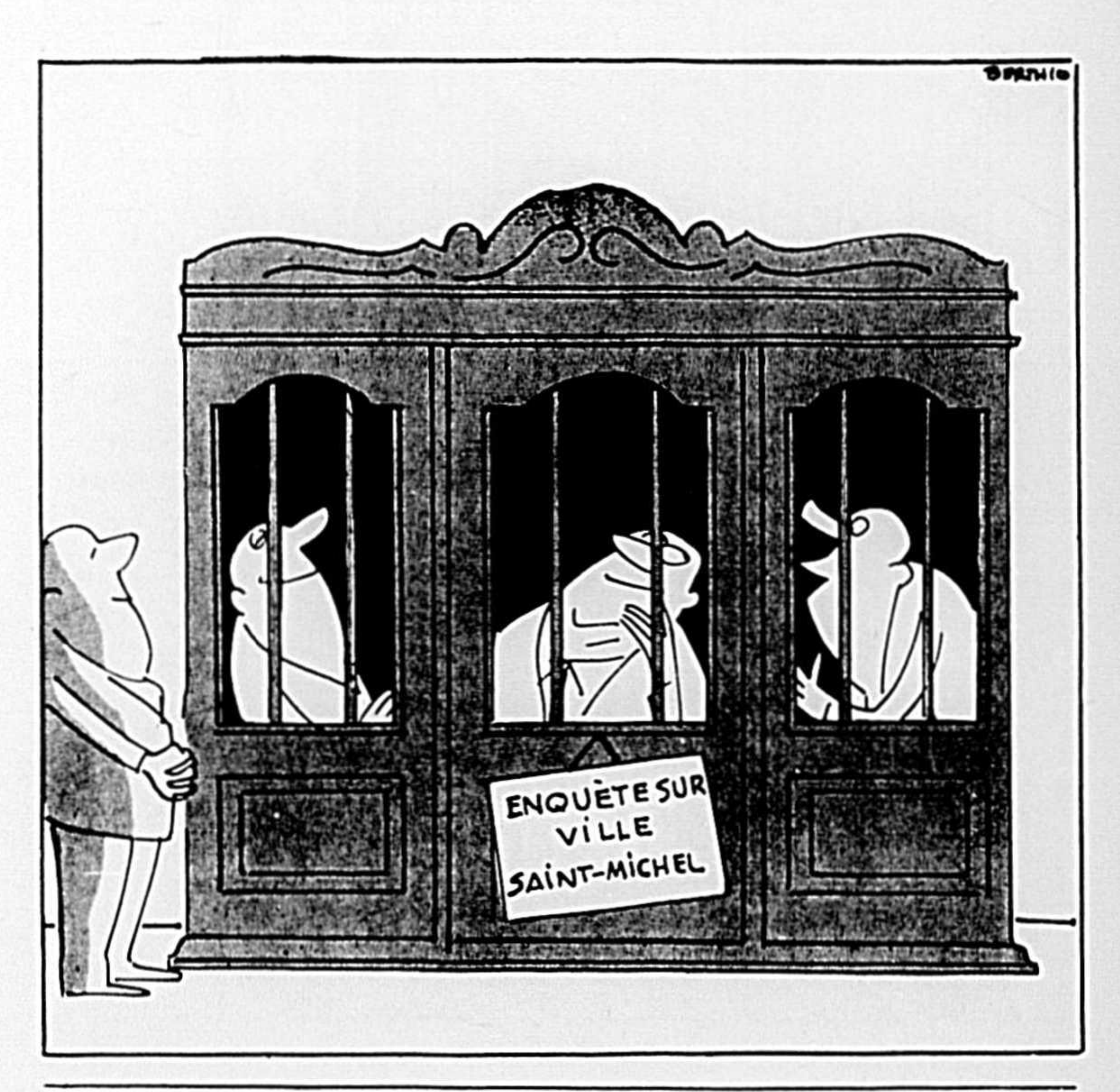
(*La Presse,* 9.5.68), **Washington et Hanoï se rejettent la responsabilité du piétinement** (*Le Devoir,* 20.5.68).

Pour ceux qui, comme moi, estiment que toutes ces accusations sont assommantes mais qu'elles sont là pour y demeurer, il ne faut pas nous décourager. Une lueur d'espoir, une révolte pointe à l'horizon : **Les accusés accusent** (*La Presse,* 2.2.68).

Pots-de-vin à s'en soûler

Les scandales en général, les pots-de-vin en particulier, sont très recherchés. Même s'il n'est pas nouveau que **Lafrance crie au scandale** (*La Presse,* 8.3.68), son cri fera la Une. Il faut reconnaître que nos journalistes sont fort vigilants dans ce domaine car non seulement dénichent-ils tout scandale — petit, moyen ou gros — à cent lieux à la ronde mais leurs antennes ultra-sensibles peuvent aussi détecter tout soupçon, toute possibilité de scandale. C'est ainsi qu'ils excitent notre appétit et nous permettent de le déguster, en pensée, longtemps à l'avance : **UN AUTRE SCANDALE A LA VEILLE D'ECLATER DANS UNE BANLIEUE** (*La Presse,* 6.1.68), **Préenquête sur un pot-de-vin « géant »** (*La Presse,* 27.1.68), **St-Michel : nouvelle pré-enquête autour de grosses transactions** (*Le Devoir,* 27.1.68), **PREENQUETE SUR UN POT-DE-VIN A ST-LAURENT** (*La Presse,* 20.3.68).

Si la préenquête ne conduit à aucune enquête, ou si l'enquête ne révèle aucun scandale, il est bien entendu que les journaux laisseront tomber les présumés coupables. On ne mérite pas mieux pour décevoir ainsi toute une population. Si, par contre, les soupçons s'avèrent justifiés, quel plaisir d'afficher à la Une en chiffres bien gras : **Un pot-de-vin de $86,000** (*Le Devoir,* 2.2.68), **Un conseiller de St-Laurent est accusé d'avoir touché un pot-de-vin de $5,000.** (*La Presse,* 27.3.68), **$30,000. distribués parmi les conseillers de Saint-Michel** (*La Presse,* 28.3.68).



Le Devoir, 2-3-68



Les MISérables

Le Devoir, 7-12-68

Plaintes timides et colères bleues

Les plaintes sont ordinairement l'apanage des petites gens et sont rarement spectaculaires. Elles sont quand même rentables à cause de leur côté « mélo » et, on ne sait jamais, elles peuvent entraîner des ripostes, engendrer des colères, des protestations, des émeutes et des guerres : excellent rendement à long terme. Aussi faut-il porter à la Une tous ces éléments potentiels de discorde : **LES LOCATAIRES SE PLAIGNENT PAR MILLIERS** (*La Presse,* 24.1.68), **26,000 plaintes à la Régie des loyers** (*La Presse,* 6.2.68). Même les instructeurs de hockey peuvent alors faire entendre leur voix à la Une : **Les arbitres favorisent les clubs du Canada – Reay** (*La Presse,* 23.4.68) et un premier ministre devient touchant comme un col-bleu lorsque, dans un moment de faiblesse, il échappe une plainte : **Johnson se plaint du bâillon** (*La Presse,* 16.3.68).

L'intérêt grimpe d'un cran avec les colères. L'action se corse, la Une rayonne : **Diefenbaker se fâche et réclame la démission de Dalton Camp** (*Le Devoir,* 2.3.68), **Les Néos en colère à St-Léonard** (*La Presse,* 21.3.68), **Colère contre un informateur** (*La Presse,* 3.5.68), **Le Canadien a triché – Reay** (*La Presse,* 19.4.68), **Clarence Campbell perd patience** (*La Presse,* 16.4.68), **Blake pique une colère** (*La Presse,* 2.4.68).

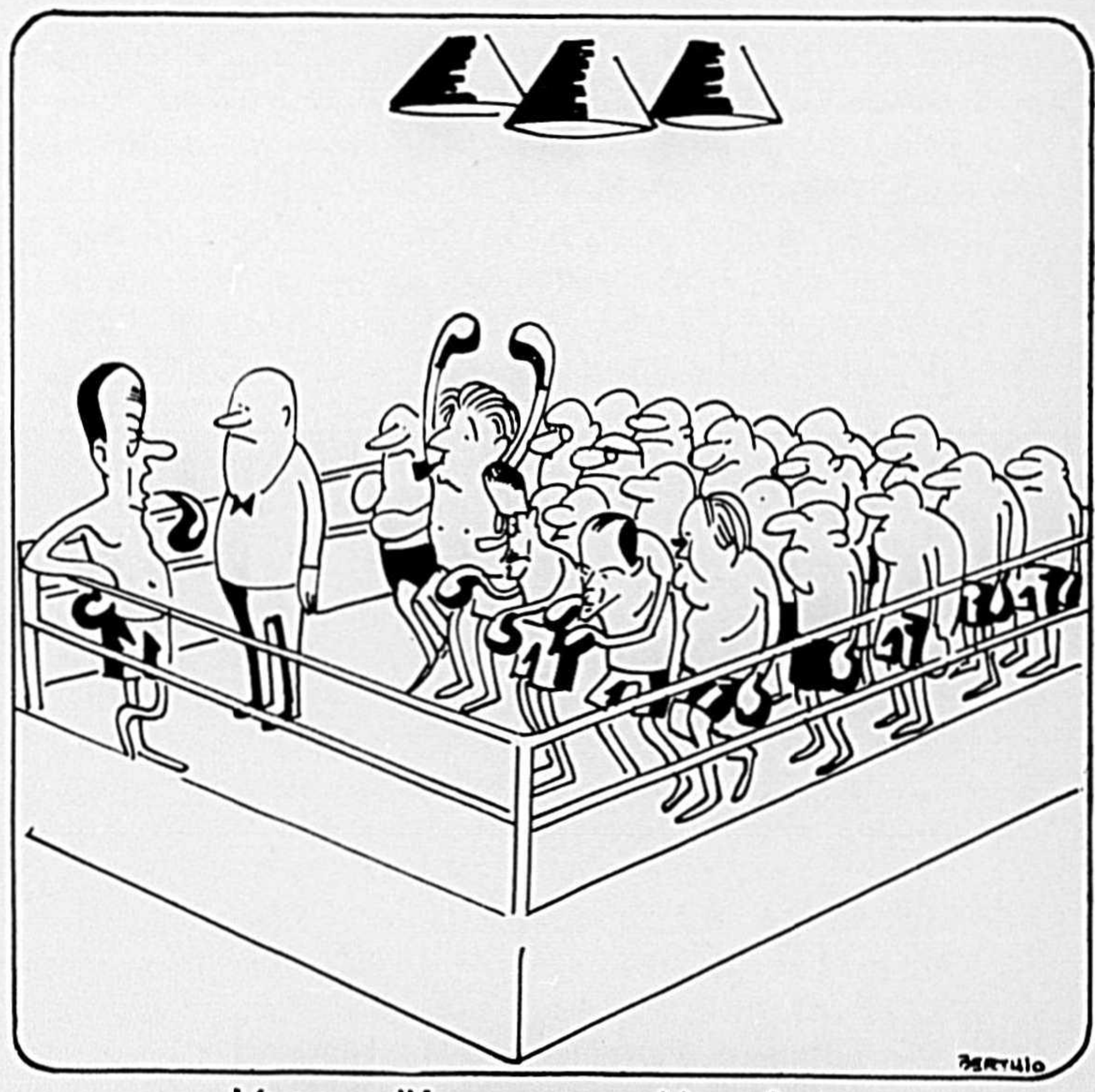
De protestations en manifestations, de manifestations en émeutes

Le journal, logique, ne laisse pas tomber le lecteur après l'avoir aguiché avec de menues plaintes et des colères individuelles. Les protestations, ces colères collectives, grondent régulièrement à la Une et leur voix ne sera couverte que par celle des grosses caisses, les manifestations.

D'où qu'ils viennent, quelle que soit leur importance, ces événements sont à la Une : **Escalade des revendications**



La Presse, 17-4-68



Lévesque: "Je commencerai à combattre quand mes ennemis seront tous là".

Le Devoir, 13-2-68

des étudiants (*Le Devoir,* 5.6.68), **Protestation énergique de Québec auprès d'Ottawa** (*La Presse,* 19.2.68), **Léger transmettra lundi la protestation d'Ottawa** (*La Presse,* 2.5.68), **Vague de manifestations en Allemagne** (*Le Devoir,* 13.4.68), **1,500 policiers envahissent l'hôtel de ville** (*La Presse,* 24.2.68), **MANIFESTATION DECHAINEE CONTRE 7-UP** (*La Presse,* 28.2.68), **10,000 personnes manifestent à Varsovie : 300 arrestations** (*La Presse,* 12.3.68), **Londres : 1,500 débardeurs manifestent contre l'immigration noire en G.B.** (*La Presse,* 23.4.68), **Les enseignants manifesteront devant la CECM** (*Le Devoir,* 20.5.68), **Emeute à Rome : 180 blessés** (*La Presse,* 1.3.68), **Flambée de violence estudiantine à Paris** (*Le Devoir,* 4.5.68), **Paris : les manifestations des étudiants ont tourné à l'émeute** (*Le Devoir* 7.5.68), **De nouvelles irruptions de violence au Quartier Latin** (*Le Devoir,* 11.6.68), **Nouvelle flambée de violence en France** (*Le Devoir,* 12.6.68), **LA VIOLENCE ECLATE RUE SHERBROOKE** (*Le Devoir,* 25.6.68).

Ces bonnes petites guerres

A défaut de bonnes grosses guerres type 39-45, il faut bien se consoler avec les drôles de petites guerres (les « little wars » de Winston Churchill) genre Corée ou Vietnam. Et, ces jours creux où les militaires s'embourbent, où l'action manque, pourquoi ne pas inventer nos petites guerres à nous, de bonnes petites guerres de chez nous : **M. Johnson voit un acte d'agression contre le Québec** (*Le Devoir,* 1.2.68), **OFFENSIVE CONTRE LE « GANG A LEVESQUE » A RADIO-CANADA** (*La Presse,* 4.3.68), **Le NPD perd la bataille** (*Le Devoir,* 21.3.68), **Autre combat de la FTQ au CTC** (*La Presse,* 8.5.68), **L'UCC : un « match à finir » avec le gouvernement Johnson** (*Le Devoir,* 18.6.68), **Une régionale part en guerre contre le Reine-Elizabeth** (*La Presse,* 4.1.68), **Les syndicats partent en guerre contre l'administration de Montréal** (*La Presse,* 20.3.68).

Belles fraudes, rififi et zigouillages

Le vol à l'étalage est peu reluisant mais pique, malgré tout, des pointes à la Une : **Un client sur 60 est un voleur** (*La Presse,* 4.4.68). A plus forte raison, les gros vols et les belles fraudes qui excitent notre envie méritent-ils des places de choix. « Mettez un peu de Californie dans votre vie » nous répète-t-on. Certains n'y tiennent plus : **Quatre bandits volent $86,000. à l'aéroport** (*La Presse,* 1.3.68), **L'une des plus grosses sociétés de construction du Québec accusée d'une fraude de $1,125,000.** (*La Presse,* 16.3.68), **Présumée fraude de $1,283,000.** (*La Presse,* 9.5.68).

Les fraudes procurent au lecteur un certain amusement tout cérébral mais les sensations fortes, les vraies, ne peuvent provenir que d'un bon crime à la Une : **Un sadique à la hache fait deux victimes** (*La Presse,* 22.1.68), **Un jeune homme tire 172 coups de feu sur les passants** (*La Presse,* 27.1.68), **Jeune caissière assassinée à coups de couteau pour $30.** (*La Presse,* 1.2.68), **Cambrioleur de 14 ans abattu** (*La Presse,* 4.3.68), et le bouquet : **Abattu après être allé voir, au salon funéraire, deux amis assassinés !** (*La Presse,* 7.5.68). Les gens du milieu n'aiment pas la publicité. C'est connu. C'est donc une excellente façon de combattre la pègre que de rapporter ses exploits à la Une.

Et le sang coule toujours à la Une : **CARMICHAEL VEUT DU SANG** (*La Presse,* 5.4.68), **Douglas : du sang sur les mains** (*La Presse,* 1.5.68), **Le Quartier Latin a été mis à feu et à sang** (*La Presse,* 11.5.68), **UNE SAINT-JEAN SANGLANTE** (*La Presse,* 25.6.68).

Visions apocalyptiques

Ce n'est pas tous les jours que le journal peut rapporter un grand cataclysme : **TREMBLEMENT DE TERRE EN SICILE : 220 MORTS** (*La Presse,* 15.1.68), **Un séisme au Congo fait 260 victimes** (*Le Devoir,* 13.3.68),

Séisme au Japon : 31 morts (*La Presse,* 16.5.68), **Tornade aux Etats-Unis : 74 morts** (*La Presse,* 16.5.68). Il faut donc, à l'occasion, gonfler les mini-cataclysmes pour les porter à la Une : **Le niveau de l'eau monte toujours** (*La Presse,* 19.1.68), **Le fleuve St-Laurent déborde** (*La Presse,* 20.1.68).

Les accidents de toute sorte, de fabrication locale ou importés, sont fort populaires : **Deux trains percutent à Boston : cinquante blessés** (*La Presse,* 8.1.68), **Un avion s'écrase entre deux maisons à Toronto** (*La Presse,* 3.2.68), **NAUFRAGE EN NLLE-ZELANDE : 100 MORTS** (*La Presse,* 10.4.68), **Un Boeing 707 s'écrase en Afrique du Sud-Ouest : 122 morts** (*La Presse,* 22.4.68), **Londres : un édifice s'écroule : 15 morts** (*La Presse,* 16.5.68).

Le tout, servi avec chaleur : **2 incendies aux USA : 13 morts dont 11 enfants** (*La Presse,* 5.1.68), **Un incendie chasse 560 malades de l'Hôtel-Dieu de St-Hyacinthe** (*La Presse,* 10.1.68), **Une famille anéantie par le feu à Howick** (*La Presse,* 12.2.68), **Six enfants meurent dans un incendie** (*La Presse,* 12.3.68), **Six incendies au Reine-Elisabeth** (*La Presse,* 20.3.68), **Une vague d'incendies à Montréal** (*La Presse,* 16.4.68), **Le centre-ville de Sorel en flammes** (*La Presse,* 13.5.68).

Le noir absolu

On pourrait croire que les journaux atteignent leur apogée avec les grands cataclysmes, mais il n'en est rien. J'estime que le summum est la grande découverte du noir absolu. Les physiciens ont découvert le froid absolu, ou zéro absolu, à –273°C, et les journalistes-chercheurs, pour leur part, ont mis au point le noir absolu. C'est une découverte capitale dont les applications n'ont pas fini de nous étonner.

Une fois admis que l'important ce n'est pas la rose ni le rose mais le noir, il fallait résoudre le problème de savoir si le noir pouvait exister à l'état pur, sans objet. L'opéra-

tion a été réussie et nous pouvons maintenant déguster à la Une du noir absolu. C'est servi sous forme de concentré, sans aucune contamination, un vrai régal : **L'angoisse augmente** (*Le Devoir,* 17.1.68), **Consternation et désarroi** (*La Presse,* 5.2.68), **L'IMPASSE PERSISTE, LA TEMPETE S'ANNONCE** (*La Presse,* 22.2.68), **Fuites, gaspillage et indiscrétions** (*Le Devoir,* 27.3.68), **Menace de catastrophe** (*La Presse,* 8.4.68), **Sérieuses menaces** (*La Presse,* 24.4.68), **Des têtes tomberaient** (*La Presse,* 10.5.68), **Faible, irrésolue et hésitante** (*La Presse,* 28.6.68).

Rétrospection

La Une, en résumé : taxes, surtaxes, grèves, accusations, scandales, pots-de-vin, plaintes, colères, protestations, manifestations, émeutes, guerres, fraudes, vols, meurtres, séismes, catastrophes, accidents, incendies, et autres zings, boums, pows de même acabit. Après avoir traité tous ces importants sujets, il ne reste évidemment que très peu d'espace à la Une pour les sujets secondaires.

5 Le noir : couleur (?) toute saison

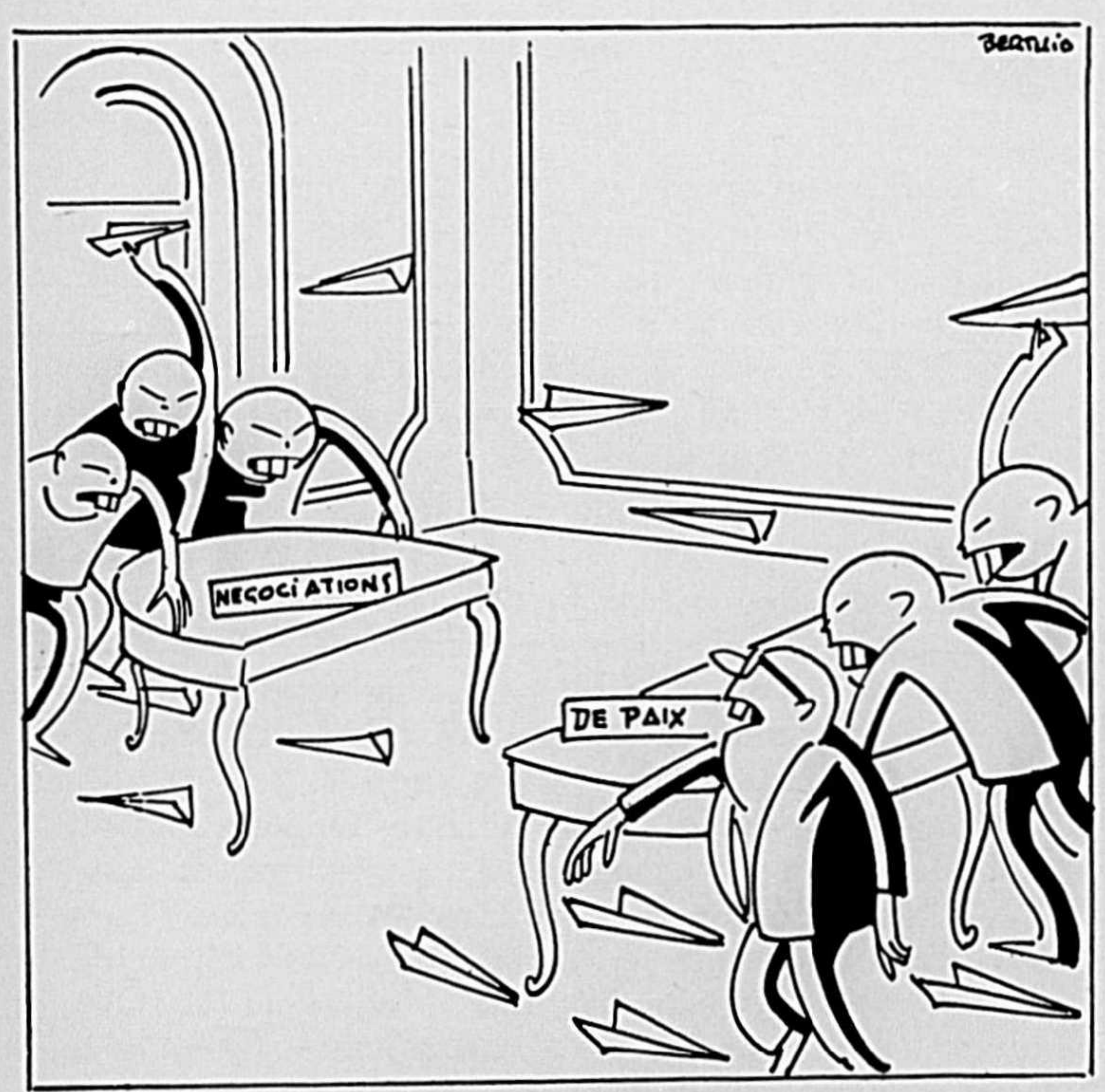
« C'était un homme d'humeur égale : il était toujours en maudit ! »

Auteur inconnu.

Et la vie continue, un peu cahin, surtout caha. La période que couvre la présente étude n'est pas reconnue comme une période particulièrement trouble dans les relations internationales ni une époque noire de la vie canadienne. Le noir est surtout dans l'image que nous en donnent les journaux, et cette image demeure la même de saison en saison, d'année en année.

Depuis la période qui fut l'objet de ce relevé, les journaux n'ont pas cessé de nous entretenir à la Une des grands problèmes internationaux : **P.E. Trudeau – La thèse du général est rétrograde** (*Le Devoir,* 11.9.68), **Trudeau accuse la France d'envoyer des agitateurs** (*La Presse,* 12.9.68), **Paris : attaque affreuse,** (*La Presse,* 12.9.68), **Québec : sourire en coin** (*La Presse,* 12.9.68).

Pendant ce temps, *Le Devoir* nous rapporte toujours scrupuleusement les « progrès » des pourparlers de paix : **La 17e séance des conversations Hanoï-Washington à Paris, hier, n'a pas permis le plus léger progrès** (15.8.68), **Le désaccord reste entier entre Washington et Saigon** (12.11.68), **Accord Washington-Saigon . . . sur la forme de la table** (13.12.68), **Les pourparlers entre Hanoï et Washington sont au point mort** (30.12.68).



La guéguerre diplomatique

Le Devoir, 17-12-68

BERTRAND POURRAIT BIEN RENTRER D'OTTAWA LES MAINS VIDES

ILS SONT
FOUS CES
JOURNALISTES

WHISKY

BLACK

GIRERD

La Presse, 7-11-68

Les journaux poursuivent également leur campagne en faveur de l'unité canadienne : **Le Québec n'a pas de leçons à recevoir — Jean-Jacques Bertrand** (*Le Devoir,* 12.9.68), **Hull scandalise Jean Marchand** (*La Presse,* 17.10.68), **Toronto se plaint d'Ottawa** (*La Presse,* 20.11.68), **Bertrand dénonce Pelletier** (*La Presse,* 26.11.68).

Il est consolant de constater que le bonheur et l'harmonie règnent, au moins, au pays du Québec : **Maurice Bellemare et la Régie des alcools : La grève sera longue** (*La Presse,* 11.7.68), **Le ministre Bellemare : ENCORE SIX MOIS DE REGIME SEC** (*La Presse,* 18.7.68), **Gérin-Lajoie tient Cardinal responsable de la « panique »** (*Le Devoir,* 11.10.68), **BERTRAND DENONCE LE DEPUTE TREMBLAY ET AFFIRME : PAS D'AUTRES DEFECTIONS** (*Le Devoir,* 29.10.68), **Au sein de l'Union Nationale — L'AFFAIRE LEVEILLE RELANCE LES RUMEURS D'UNE « REBELLION »** (*Le Devoir,* 8.11.68), **VIOLENTE SORTIE DE BELLEMARE CONTRE PEPIN** (*La Presse,* 20.5.69), **L'affaire Serge Savard — LE GOUVERNEMENT PRIS EN DEFAUT** (*La Presse,* 5.6.69), **CARDINAL CONTREDIT BERTRAND** (*La Presse,* 19.9.69), **JEAN-JACQUES BERTRAND SOMME CARDINAL DE SE PRONONCER PUBLIQUEMENT** (*La Presse,* 20.9.69).

Les enfants choyés des journaux demeurent cependant messieurs Drapeau et Saulnier, les policiers de Montréal, la taxe volontaire du maire et son Expo. Toujours une excellente publicité : **Silence de MM. Drapeau et Saulnier — Montréal irait vers un déficit de $28 millions** (*Le Devoir,* 18.9.68), **Montréal : situation financière extrêmement grave** (*La Presse,* 26.11.68), **En pleine canicule ! Montréal ferme ses piscines le soir** (*La Presse,* 18.7.68), **Le directeur Gilbert abandonnerait son poste d'ici janvier** (*La Presse,* 12.10.68), **Les policiers : Montréal nous a trahis** (*La Presse,* 26.12.68), **LES POLICIERS DECLARENT LA GUERRE A DRAPEAU-SAULNIER** (*La Presse,* 30.12.68), **La loterie :**



La Presse, 9-8-68



La Presse, 9-1-68

une baisse de 35% (*La Presse,* 6.8.68), **« Loterie » : $1 million au lieu de 2.6 millions par mois...** (*La Presse,* 3.10.68), **La « taxe volontaire » : novembre fut décevant** (*La Presse,* 27.11.68), **La Cour d'appel donne son avis — LA TAXE VOLONTAIRE DE MONTREAL EST ILLEGALE** (*Le Devoir,* 25.9.68), **Montréal devra payer — Beaudry** (*La Presse,* 26.7.68), **Expulsion de dix concessionnaires à l'Expo** (*La Presse,* 13.8.68), **La pollution de l'eau entourant T. des H. se voit à l'oeil nu** (*La Presse,* 13.8.68). Il est touchant de constater combien les journalistes épousent tous les problèmes de Montréal et s'en montrent profondément touchés.

Bon an, mal an, les accusations se bousculent sans cesse à la Une : **M. Laberge réitère ses accusations contre le juge Georges Chassé** (*Le Devoir,* 16.8.68), **Balwin accuse le gouvernement de vouloir museler l'opposition** (*Le Devoir,* 4.9.68), **L'opposition accuse : La société juste camoufle le vide** (*La Presse,* 17.9.68), **Ex-chef enquêteur de l'impôt accusé par le fisc** (*La Presse,* 14.11.68), **Accusations : Melcher's et Transport d'Anjou,** (*La Presse,* 16.11.68).

Le mécontentement, la colère, les petites guerres y règnent toujours : **Les compagnies s'impatientent** (*La Presse,* 11.7.68), **LES USA S'IMPATIENTENT** (*La Presse,* 12.7.68), **La patience des parents anglais et italiens a des limites** (*La Presse,* 4.9.68), **Des mécontents occupent la cathédrale de Santiago** (*La Presse,* 12.8.68), **Pepin fustige la FTQ** (*Le Devoir,* 15.8.68), **Le président du MIS déchire sa carte du MSA** (*La Presse,* 4.9.68), **Citoyens en colère à Pointe-aux-Trembles** (*La Presse,* 17.9.68), **A Laval — Des parents en colère montent à l'assaut d'une école occupée** (*La Presse,* 17.10.68), **Offensive contre « la pinte à 31 cents »** (*La Presse,* 22.10.68), **La pègre en guerre : 20 meurtres en perspective** (*La Presse,* 3.10.68).

Il va de soi que les spectacles à grand déploiement conservent l'affiche : **Dans Central Park — Un franc-tireur**

tue une femme et blesse trois personnes (*La Presse,* 3.7.68), **Une Caravelle dans la mer : 95 disparus** (*La Presse,* 11.9.68), **Un séisme aux Philippines fait plus de 200 victimes** (*Le Devoir,* 2.8.68), **Près de 20,000 morts dans un séisme en Iran** (*La Presse,* 3.9.68).

Pendant ce temps, le coût de la vie poursuit sa route à pas de tortue : **Le coût de la vie : hausse de .58 p.c.** (*Le Devoir,* 10.8.68), les journalistes insistent pour accompagner monsieur Trudeau en vacances : **M. Trudeau serait en Espagne** (*Le Devoir,* 17.8.68), des faits divers gonflés à plein continuent de s'élever à la Une : **UN ENFANT MEURT DANS LA TEMPETE** (*La Presse,* 16.12.68), **Ecolier de Laval écrasé sous un bloc de glace** (*La Presse,* 11.3.69), et on nous y lance même dans une photo généreuse... une tête de veau égarée sur la glace du Forum (*La Presse,* 12.3.69).

Et, toujours équitable, le journal qui semait récemment l'émoi en jetant à la Une : **McGill voudrait fermer une partie de son domaine au mont Saint-Hilaire** (*La Presse,* 10.6.69), rapportait honnêtement le communiqué de l'Université, le lendemain ... en page 73 : **McGill n'a pas l'intention d'interdire l'accès du parc du mont Saint-Hilaire** (*La Presse,* 11.6.69).

La Une demeure donc égale à elle-même. Sa mauvaise humeur ne se dément pas. Vieille habituée des cimetières, elle organise des sabbats, invente des monstres au besoin, et anime allégrement un bal fantasmagorique.

6 Propos désobligeants sur la bonne conscience du journaliste

« C'est avoir mauvaise conscience que de se croire une bonne conscience. »

J. Demoulin, Propos désobligeants
sur la bonne conscience du chrétien.

Le fort pourcentage de nouvelles noires à la Une pourrait s'expliquer de diverses façons : port de verres fumés par les journalistes, travail de nuit contribuant à rendre ces messieurs pessimistes, déformation professionnelle due au contact prolongé des « maganés-de-la-vie », ou misanthropie chronique découlant de conditions de travail difficiles. Je ne retiens, pour ma part, aucune de ces explications puisque plusieurs personnes dans des conditions semblables demeurent toute leur vie des optimistes invétérés.

L'explication véritable est beaucoup plus simple et fort connue : le noir fait vendre de la copie. C'est là, du moins, l'opinion des directeurs de journaux. A l'appui de cette thèse, des psychanalystes soutiendront que maintenir une population dans une vague névrose est excellent pour la vente des journaux puisque l'inquiétude maintiendra le besoin de se renseigner et renforcera la course à l'information. Ces spécialistes avanceront également que tous et chacun, dans notre subconscient, nous réjouissons toujours

du malheur des autres et que c'est avec une satisfaction inavouée que nous contemplons à la Une un DC-8 écrasé sur un pâté de maisons.

Il est possible que les psychanalystes aient raison et que ces facteurs contribuent à hausser la vente des journaux. Je conteste cependant que ce soit là le facteur le plus important et soutiens que de bonnes nouvelles gaies favorisent autant la vente du journal que les *grosses* nouvelles macabres. Il est intéressant, à ce propos, de surveiller les mouvements de l'acheteur au kiosque à journaux. Il saisit une copie du journal, jette un coup d'oeil à la manchette en payant distraitement, puis retourne le journal pour goûter la caricature et s'éloigne avec un sourire satisfait.

La caricature à la Une est probablement l'innovation la plus importante que nous ont présentée nos journaux ces dernières années. J'ai cru un moment que les Berthio et Girerd avaient gagné droit de cité à la Une mais, malheureusement, leur apparition en première page devient très sporadique et je crains fort qu'ils s'en éloignent à nouveau. Il n'est pourtant pas besoin d'être sorcier pour se rendre compte que le Canadien français possède un sens de l'humour très développé et que la caricature à la Une peut l'attirer beaucoup plus que toutes les *mocheries* qu'on y trouve.

Il est surprenant que les journaux — et la publicité en général — n'exploitent pas davantage ce sens de l'humour surtout que, pour une fois, vendeur et acheteur y trouveraient leur profit.

La satisfaction que j'ai souvent éprouvée devant une caricature se manifeste également à la lecture d'une rarissime nouvelle humoristique ou bonne nouvelle optimiste. Ce sont ces nouvelles que l'on commente le plus à la pausecafé et qui, à mon avis, suscitent le plus d'intérêt. Il y a donc lieu de croire qu'un journal qui offrirait des nouvelles

gaies à profusion pourrait se vendre aussi bien, sinon mieux, que le journal farci de nouvelles noires.

Quoi qu'il en soit, le journaliste n'a pas le droit de *tordre* ou de *triturer* l'information pour meubler intentionnellement la Une de nouvelles noires et créer une nécrose collective — comme il n'aurait pas le droit d'ailleurs d'y présenter uniquement des nouvelles roses et susciter une euphorie factice. Ceux qui pratiquent ce jeu dans le but de vendre un plus grand nombre de copies s'adonnent tout simplement à la prostitution, vice fort répandu, et beaucoup plus chez les hommes que chez les femmes.

Le cas est encore plus grave lorsque le journaliste, non satisfait de se prostituer, livre une marchandise frelatée : les nouvelles noires imaginaires. Et c'est ce type de marchandise qu'il livre lorsqu'il jette en pâture : **L'ex-premier ministre Barrette est condamné à payer $299,254** (*La Presse*, 10.5.68). Chacun croira l'ex-premier ministre reconnu coupable de malversion, népotisme ou autre péché politique à la suite d'une longue et sinueuse enquête. Dans les faits — d'ailleurs difficiles à saisir à cause du jargon incompréhensible de l'article — il s'agit de quelque vague contrat de cautionnement signé par le fils de l'ex-premier ministre et autres directeurs des compagnies « Les Laiteries Mont-Royal » et « Laiterie Saint-Alexandre Ltée » impliquées dans un différend avec les producteurs de lait. Il faut être retors et malhonnête pour porter cette nouvelle à la Une et surtout la coiffer d'un tel titre.

C'est ainsi que, pour vendre des copies, on ruinera facilement des réputations, on taillera allégrement dans la chair vive, on immolera régulièrement des victimes sur l'autel de la Une pour le dieu JOURNAL.

Dans le même but, la Une suscitera des conflits. Le maire de Québec s'y trouvera opposé au général de Gaulle, Québec écrasé par Ottawa, les juges hués par les ouvriers, les patients bafoués par les hôpitaux, et patati et patata.

Par de telles tactiques, le journal devient un important facteur de division, un propagateur de haine de la plus vile espèce.

Avec le même soin, on écartera de la Une des nouvelles importantes pouvant contribuer à diminuer les tensions ou développer des liens entre les individus ou les groupes. J'estime, par exemple, qu'un don personnel de $500,000. à l'Université de Montréal représente, en soi, un événement marquant. Que ce don provienne d'un Canadien anglophone, le colonel Robert Samuel McLaughlin d'Oshawa, et je qualifie alors le fait de sensationnel. Il est inexplicable qu'une telle nouvelle ne se retrouve pas à la Une et soit reléguée, sur une toute petite colonne, en page 3 (*La Presse*, 8.10.68). En remettant son don, le colonel fait état de son amitié de longue date pour les Canadiens français et de sa volonté de poser un geste concret en faveur de l'Université de Montréal dont il admire les réalisations. Ce sont là des propos qui n'intéressent pas la Une. Si ce même *gentleman* avait plutôt déclaré qu'il ne verserait pas un seul dollar à l'Université de Montréal, cet antre de séparatistes, je suis persuadé que la nouvelle aurait connu son jour de gloire à la Une – et, sans aucun doute, sur plusieurs colonnes.

Je me souviens que, pendant la dernière guerre, il a fallu 6 mois seulement aux média d'information pour nous apprendre à détester les Russes après l'invasion de la Finlande, 6 mois pour nous les rendre très sympathiques après l'invasion de la Russie par les troupes de Hitler, puis 6 mois encore pour nous les rendre odieux au début de la guerre froide. Je présume donc que nos problèmes d'unité nationale (ou de division nationale, comme on voudra) pourraient facilement être effacés en moins d'un an par un contrôle de l'information ou une simple entente entre les journaux du pays. Une information dirigée, bien orchestrée, et je prédis qu'en moins d'un an la Société Saint-Jean-Baptiste peut lancer la vente de ses

fleurs-de-lys dans les rues de Toronto... et les *Daughters of the British Empire* réussir un *tagday* à Montréal.

Ces vues fort vraisemblables demeurent pourtant chimériques puisqu'un contrôle de l'information demeure ni souhaitable, ni réalisable en temps de paix dans notre société libre. Mais s'il est inacceptable de contrôler l'information, même en vue de l'unité nationale, comment admettre, d'un autre côté, que les journalistes demeurent les seuls juges en la matière, comment accepter qu'ils demeurent libres de biaiser l'information à leur guise, quand on sait que leurs méthodes conduisent directement à la désunion nationale, à la désunion internationale, à la désunion des classes sociales, et à toute autre forme de désunion imaginable.

Ce jeu savant des journaux, d'ailleurs, ne touche pas uniquement le plan des groupes ethniques ou sociaux. En mettant continuellement de l'avant toutes les vacheries des adultes, je ne suis nullement surpris que les journaux parviennent à écoeurer la jeunesse et lui inculquer le goût de détruire cette société qu'on étale à la Une. Tant que le journal affichera à la Une tous les scandales et corruptions de politiciens et reléguera les exploits positifs aux pages intérieures, les jeunes auront la nausée et je ne puis les blâmer de nous le laisser vertement savoir.

Je ne prétends aucunement que les journaux soient la seule cause des soulèvements et revendications de la gent étudiante. Monsieur Thoynbee a probablement raison en avançant que la principale « bêtise » de notre génération est de ne pas avoir su organiser cette bonne guerre générale dont on gratifiait habituellement toute génération montante et qui savait si bien canaliser les ardeurs et goûts de casse de chaque « génération Pepsi ». Je prétends seulement que les journaux contribuent fortement à gonfler le mécontentement des 15-25 et représentent, à ce propos, un facteur non négligeable.

Les jeunes – ceux d'aujourd'hui comme ceux d'hier – se cherchent instinctivement des maîtres à penser, des chefs de file, des idoles. Au lieu de leur en présenter (car il en existe), les journaux leur jettent à la face, à tous les jours, le « surchoix » du gâchis des aînés. Que cette potion quotidienne entraîne la déception, puis la révolte et la violence, comment peut-on s'en étonner ?

Quand les journalistes cherchent des explications et organisent des tables rondes pour tenter d'y voir clair, je me rappelle toujours cette parole de Berkeley : « *We have first raised a dust, and then complain we cannot see* ». Tant que la Une sera réservée aux faits divers – politiques ou autres – et que les prix Nobel seront relégués à la page 7 (*Le Devoir*, 17.10.68) ou 11 (*Le Devoir*, 21.10.68), les jeunes continueront de croire que les adultes sont, à 99.9%, de gros balourds ou des salauds. Il est à noter, en passant, que dans ces deux articles du *Devoir* sur les Prix Nobel, les savants américains qui étaient Prix Nobel *de médecine* dans le premier article devenaient, dans le second, Prix Nobel *de la paix*. Mais le fait est sans importance puisque le sujet lui-même est d'importance tout à fait secondaire . . .

• • •

Le journaliste est un homme fort jaloux de sa liberté. Il en use, abuse comme bon lui semble et il est toujours fort éloquent pour la défendre contre les attaques sporadiques. Il nous sert alors l'habituelle série de clichés : défense du pauvre, de l'opprimé, de la veuve et de l'orphelin, la grande âme au service du public, le droit sacré à l'information et la sacro-sainte LIBERTE DE LA PRESSE. Animé de tels sentiments, il est bien naturel qu'il se montre indigné devant toute personne – ministre de préférence – qui lui refuse une bribe d'information. Le PUBLIC y a droit ! Avec une telle pureté d'intention, il lui sera également facile de jouer la vierge offensée devant la moindre

critique de ses méthodes. En somme, le journaliste a bonne conscience.

Monsieur-tout-le-monde peut différer d'opinion avec le journaliste, peut mettre en doute sa pureté d'intention et peut même le communiquer dans les colonnes réservées aux lecteurs. Mais il n'est pas de taille. Celui qui tient le micro possédera toujours un fort avantage sur l'interlocuteur du fond de la salle. Le journal bat la grosse caisse et enterre facilement les filets de voix des opposants. Il n'y a rien de tel que le bruit pour éviter la réflexion et conserver sa bonne conscience.

Peut-être que certains journalistes, les plus honnêtes, réalisent-ils vaguement que tout ne tourne pas rond dans la profession et se mettent-ils parfois à penser, comme Winnie l'Ourson, que Jean-Christophe traînait en bas de l'escalier en lui frappant la tête sur chaque marche : « *Autant que je sache, pensait Winnie, c'est là la seule façon de descendre un escalier, mais parfois je me demande s'il n'existerait pas une autre façon ; si seulement les bump, bump, bump, pouvaient cesser un instant, je pourrais peut-être y réfléchir !* » Si seulement les rotatives s'arrêtaient pour quelques jours et si les journalistes en profitaient pour mettre un peu d'ordre dans leurs idées... peut-être arriveraient-ils ensuite à mettre un peu d'ordre dans leur maison.

Il faut ici parler de grand ménage et non de simple époussetage. Il est inconcevable, par exemple, que l'on puisse encore, en 1969, entrer dans un journal comme dans un moulin. A une époque où les diplômes sont exigés de Pierre, Jean, Jacques pour exercer quelque profession que ce soit, il est étrange que l'on puisse, du jour au lendemain, devenir journaliste sans aucune préparation spéciale. Au moment où, enfin, on reconnaît que la formation des maître est affaire importante, il est troublant de constater que la formation des journalistes, ces maîtres populaires,

soit complètement oubliée dans l'organisation des études supérieures.

Ce n'est pas qu'un diplôme universitaire soit nécessairement un certificat de compétence et d'intégrité. Il peut cependant contribuer à développer le talent, chez ceux qui en possèdent, et à inculquer une certaine éthique professionnelle. Ça aide souvent, ça nuit rarement. De façon négative, les études supérieures peuvent aussi contribuer à éliminer un bon nombre d'aventuriers. Ce qui n'est pas négligeable. Au total, les études universitaires s'avèrent fort utiles et fort recommandables pour l'exercice de maintes professions et il m'apparaît comme un anachronisme criant que le journalisme demeure, en 1969, la seule des professions importantes à n'exiger aucune préparation spécialisée. Le vieux rafiot continue d'aller à vau-l'eau sur une mer dominée par des vaisseaux à énergie nucléaire.

Une deuxième lacune, toute aussi grave que la première, est l'absence d'autodiscipline. Peu importe qu'elle soit assurée par un Conseil de presse, un Tribunal d'honneur ou un Collège des journalistes, pourvu qu'un système *efficace* soit créé. Et pourvu surtout qu'il ne soit pas simplement un nouvel outil pour la défense de la liberté des journalistes mais, tout autant, un organisme voué à la défense du droit des citoyens à l'information objective... et honnête.

On ne saurait non plus se satisfaire d'un jury bon enfant dont le rôle se limiterait à une remise de prix annuelle : certificats de bonne conduite, prix orange, prix citron, prix Bibendum pour le titre le plus gonflé, prix Borden pour le titre le plus vache de l'année.

On pourra juger du sérieux des journalistes par le sérieux de leur comité de discipline. Il serait certainement souhaitable que la mise sur pied et le fonctionnement d'un tel comité soient assurés par les journalistes eux-mêmes. Mais, s'ils persistent à en retarder la réalisation, il ne serait

nullement surprenant que les citoyens en viennent à réclamer son imposition par l'Etat.

Afin de savoir où nous allons, il apparaît nécessaire de connaître l'opinion franche des journalistes sur leur maison et leur profession. Il devient important de découvrir si le journaliste, en lui-même, a vraiment bonne conscience. A cette fin, je m'adresserai à l'un des plus respectables (et des plus respectés) d'entre eux, monsieur Claude Ryan, qui déclarait, dans un éditorial intitulé « *La cité menacée* » (*Le Devoir*, 15.2.69) : « [*Ils*] *se sont trop souvent permis, depuis quelques années, de cultiver l'anarchie, de verser dans l'irresponsabilité verbale. On a semé à tous vents le mépris de l'autorité, la critique destructive, l'impatience passionnelle, le scepticisme et le refus à l'endroit de valeurs souvent sacrées.* [. . .] *Il faudra revenir, si la vie civique doit reprendre toute sa dignité, à plus de responsabilité et de sobriété. Il faudra réapprendre que le langage a été donné à l'homme non pour travestir la réalité ou l'utiliser à des fins partisanes, mais pour dire et servir la vérité, rien que la vérité.* » Le [*Ils*] que j'ai posé au début de cette citation tient-il pour *Les journalistes* dans l'éditorial de monsieur Ryan ? Pas du tout. Il tient pour « *Hommes politiques, chefs syndicaux, intellectuels* ». Je pose donc candidement la question :

– Monsieur Ryan, sincèrement, ne croyez-vous pas que les journalistes pourraient être inclus parmi les gens que vous invitez à la réflexion ?

TABLE DES MATIÈRES

« Il faudra réapprendre que le langage a été donné à l'homme non pour travestir la réalité ou l'utiliser à des fins partisanes, mais pour dire et servir la vérité, rien que la vérité. »

Claude Ryan, *Le Devoir*, 15.2.69.

Achevé d'imprimer sur les presses des ateliers de
PAYETTE & PAYETTE INC.
le cinquième jour de décembre mil neuf cent soixante-neuf
pour les Editions du Jour.

